

L'ARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIS-BRUXELLES

N° 27 - MAI/JUIN 2017



BRNS SYSTÈME NERVEUX

HENRI PFR | NOA MOON | ROMÉO ELVIS | ÉRIC LEGNINI |
ORCHESTRA NAZIONALE DELLA LUNA | PHILIPPE PIERLOT |
LE COACHING MUSICAL | L'ÉDITION MUSICALE |
RAGE WITH THE MACHINES |



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE

RP - PB
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X

DOOR
12-16 JULY 2017

Šuicideboy\$, Acid Arab *live*, Adam Beyer, Alcest, All Them Witches, Amelie Lens, AmenRa, Andy C, Anne-Marie, Apollonia, BAZART, The Black Madonna, Blawan, Blonde Redhead, Bruxelles arrive, Camo & Krooked, Carl Craig *presents Versus Synthesizer Ensemble*, Carpenter Brut, Charlotte de Witte, Chase & Status *dj set & Rage*, Circa Waves, Crystal Castles, Damso, De La Soul *+ live band*, Die Antwoord, Dixon, DJ Hype & Hazard, Dubfire, Earl Sweatshirt, François & The Atlas Mountains, French Montana, Friction, Goldie, Granddaddy, Hanni El Khatib, Hunee *dj set*, Israël Vibration & Roots Radics, Jagwar Ma, Jon Hopkins *dj set*, Justice, Kaaris & Kalash Criminel, Kano, Kate Tempest, Kaytranada, Kevin Morby, Kiasmos *dj set*, KiNK *live*, Kölsch *dj set*, Larry Heard *aka Mr Fingers Live*, Lee Fields & The Expressions, Little Simz, Lone *live*, Lorenzo, M.I.A., Machinedrum *live*, Malaa, Manu Le Malin *dj set*, Manudigital + Beenie Man, Metronomy, Millionaire, Miss K8, Modestep, Møme *live*, Naâman, NAO, NAS, Nina Kraviz, Noisia *'Outer Edges'*, Panda Dub, Pendulum *dj set & Verse*, Perturbator, Phoenix, PNL, Popcaan, Pusha T, Rejjie Snow, Roman Flügel, Rone *live*, Russ, RY X, Sam Paganini, SCH, Shobaleader One, Shy FX *feat. Stamina MC*, Sleaford Mods, Snakehips, Solange, Solomun, St. Paul & The Broken Bones, Stand High Patrol, Superpoze *live*, Surgeon *Hardware live*, Taïro, Tale Of Us, Talib Kweli & The Soul Rebels, Tchami, The Gaslamp Killer, The Geek x Vrv, The Kills, The Strypes, The Underachievers, Timber Timbre, Todd Terje, Toddla T & MC DRS, Trentemøller, TroyBoi, Two Door Cinema Club, Vald, Vitalic *ODC live*, Warhaus, Wax Tailor, Wilkinson *live*, Young Fathers, et bien d'autres ...



LES NUITS 2017

11 ► 24.05

 BOTANIQUE

CAMILLE • DAAN • SUPERPOZE • SUAREZ
TINDERSTICKS • HERCULES & LOVE AFFAIR
SHANNON WRIGHT • MAGNUS • AN PIERLE
MOANING CITIES • FISHBACH • ANGEL OLSEN
NOA MOON • YASMINE HAMDAN • KONOBA
THOMAS AZIER • WARHAUS • DOPE DOD • FKJ
ARNO / GIRLS IN HAWAII / MELANIE DE BIASIO
and many more...

ethias
presents
BSF
Brussels
Summer
Festival
**06-15
AUGUST
2017**



PET SHOP BOYS
FEIST - PUGGY - JAIN - ORBITAL
GOLDFRAPP - THE JESUS AND MARY CHAIN
OZARK HENRY - TRUST - CALYPSO ROSE
MHD - BLACK BOX REVELATION - GOOSE
THE DIVINE COMEDY - LA FEMME - MILOW
HENRI PFR - GUIZMO - SOLDOUT
BOULEVARD DES AIRS - KONOBA - NOA ...

INFOS & TICKETS: WWW.BSF.BE



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
Nicolas Alsteen

Collaborateurs
Serge Coosemans
Elsa de Lacerda
Jean-Pierre Goffin
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Anne-Lise Remacle
Didier Stiers
Benjamin Tollet
Pierre Vangilbergen

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
© Bernard Babette

PROMOTION & DIFFUSION
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE
Mikan

Impression
Graphius

Prochain numéro
Septembre 2017



LE SOIR



Édito

L'été n'est pas encore là, mais les festivals arrivent... Qu'ils soient petits ou grands, c'est l'occasion pour chaque festivalier d'applaudir un nombre conséquent d'artistes internationaux. Souvent vus comme des valeurs sûres, comme un filet de sécurité pour certains programmeurs, ils squatteront une nouvelle fois les têtes d'affiche et devront assurer une affluence, à une époque où le secteur de la musique est en difficulté. En arpentant les différentes scènes, on aura heureusement du mal à rater certains artistes de chez nous que ce soit Roméo Elvis, Henri PFR ou encore Rive. Ils seront présents dans plusieurs événements en Belgique mais aussi à l'étranger. Car les Belges ont la cote entend-on dire de plus en plus régulièrement au-delà de nos frontières.

Devenus des événements culturels incontournables depuis quelques années, les festivals font généralement l'objet d'importantes actions de communication afin d'attirer un public parfois noyé dans la masse des informations culturelles. Il fut un temps où la presse révélait en exclusivité la programmation des festivals; aujourd'hui, ils comptent de plus en plus sur les réseaux sociaux pour se démarquer de la concurrence. Si la stratégie de communication semble donc fondamentale pour parvenir à sensibiliser le public, il n'en reste pas moins qu'un festival, c'est plus qu'une communication originale, que la qualité d'une programmation ou celle de ses stands de nourriture, c'est aussi un lieu et surtout une identité.

Bonne lecture

Claire Monville

CONCOURS

Aux plus rapides d'entre vous à nous envoyer un mail à larsen@conseildelamusique.be, Larsen offre:

- 3x2 pass 10 days pour le Brussels Summer Festival

- 5 tickets 1 jour pour le Dour Festival

- 2x2 places pour les concerts de Valgeir Sigurdsson / Payne (12.05), Kelly Lee Owens / Monolithe Noir (13.05) et Bing & Ruth / Going (17.05) lors des Nuits Botanique

Sommaire

OUVERTURE

4X4 **Henri PFR** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **BRNS** P.8
RENCONTRE **FùGù Mango** P.11
RENCONTRE **Noa Moon** P.12
RENCONTRE **Lisza** P.13
RENCONTRE **Uman** P.14
RENCONTRE **Orchestra Nazionale Della Luna** P.15
RENCONTRE **Éric Legnini** P.16
RENCONTRE **Catherine Graindorge** P.17
TRAJECTOIRE **Philippe Pierlot** P.18

ZOOM

René Costy P.20
Le coaching musical P.22
Rage with the machines P.24

ARTICLES

APERÇUS **idlm/Belgium: twelve points** P.27
LE.COM **La com festivalière** P.28
DÉCRYPTAGE **L'édition musicale** P.30
IN SITU **Le Bunker** P.32
POURQUOI? **DAHM** P.36
VUE DE FLANDRE **Stikstof** P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34-35
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE
Chez Roméo Elvis P.38
C'ÉTAIT LE... **Juillet 1982** P.39



DR

Phénomène « feel good » du moment, Henri PFR explose les compteurs des sites de streaming et impose avec son pote Lost Frequencies la marque « belgian deep house » sur les dancefloors de la planète entière. Dans la foulée de ses tubes *Home* et *Until The End*, le Bruxellois de 21 ans a rempli l'Ancienne Belgique et s'apprête à réaliser le rêve de tout DJ/producteur en se produisant cet été au Tomorrowland. Musicien de formation classique, Henri a pu compter sur ses parents artistes pour se faire une éducation musicale de bon goût. À la veille de son marathon des festivals, il exhume quatre disques qui l'ont profondément marqué. Il n'y a aucune référence électro.

LUC LORFÈVRE

4X4

Henri PFR



The Cure
Boys Don't Cry (single)
Polydor (1984)

En mars dernier, j'étais invité dans une émission radio sur Pure. Les animateurs m'ont laissé les commandes de la programmation et j'ai notamment choisi de diffuser la chanson *Boys Don't Cry* de The Cure en hommage à ma mère. Maman est une fan de new-wave. Bauhaus, The Psychedelic Furs, Virgin Prunes ou encore The Cure...

Tout ça passait beaucoup à la maison. J'ai particulièrement craqué sur le groupe de Robert Smith parce qu'il sortait aussi des vidéos hilarantes. Dans le clip de *Boys Don't Cry*, ce sont des enfants lookés comme les membres de The Cure qui jouent la chanson. C'est frais, pop et efficace.



The Rolling Stones
Out Of Our Heads
Abkco/Universal (1965)

Si maman est new-wave, mon papa est rock. C'est un méga fan des Rolling Stones. Chaque été, lorsqu'on partait en vacances en Espagne, il gravait sur CD ses propres compilations des Stones avec *Angie*, *Sympathy For The Devil*, *Brown Sugar* et bien sûr (*I Can't Get No*) *Satisfaction* qu'on retrouve sur cette édition américaine de leur album *Out Of Our Heads*. Dans la maison où nous résidions en Espagne, il n'y avait pas de réseau télécom et pas de télé. Les activités étaient limitées. Le soir, on se retrouvait autour de la chaîne hi-fi à quatre, ma sœur, mes parents et moi pour écouter de la musique. Et je dis bien « écouter », car nous ne faisons rien d'autre que ça. C'était comme un cérémonial. Ce sont des moments inoubliables.



Vivaldi
Les Quatre Saisons
Deutsche Grammophon

J'ai commencé le solfège à l'âge de six ans dans une école de Woluwe-St-Pierre. Je dois l'avouer : c'était une horreur. J'avais cours le mercredi et j'y arrivais en pleurs. Ma mère me déposait en voiture, elle me jetait devant l'école et refermait la portière à clef derrière moi pour être sûre que je ne revienne pas. Maintenant, je ne peux que la remercier de m'avoir forcé à maîtriser le solfège. Lire la musique me permet de la comprendre et de mieux découper les séquences. La plupart des morceaux que je compose naissent au piano. C'est au piano que je cherche mes lignes mélodiques avant de les reproduire dans mon clavier MIDI. Quand j'ai besoin de décompresser ou de m'évader, j'écoute toujours de la musique classique. Mon compositeur préféré est Vivaldi. Pour moi, *Les Quatre Saisons*, c'est plus que de la musique. C'est un voyage, une histoire, un film, un univers... Sur un plan purement technique, il y a bien plus de variations de décibels dans une œuvre classique que dans un morceau électro. C'est plus intense, plus varié.



Ennio Morricone
For a Few Dollars More Soundtrack
Mis (1965)

J'ai un agenda rempli jusqu'en 2018, mais si un cinéaste me propose aujourd'hui d'enregistrer un soundtrack pour son film, je laisse tomber tous mes engagements pour m'en occuper. C'est mon rêve ultime et je sais qu'il se réalisera. J'adore toutes les musiques que Morricone a composées pour les westerns spaghetti. Le thème de *A Few Dollars More* (*Et Pour Quelques Dollars De Plus*) est un modèle du genre. Tout commence avec quelques notes sorties d'une boîte à musique, puis les violons arrivent et ça monte en crescendo. C'est un truc complètement dingue. Je m'en suis quelque peu inspiré pour la musique d'intro qui ouvrait mon concert à l'Ancienne Belgique.

VRAC



FIRE IS GOLD

un nouveau festival
100% hip-hop

Jon Tyler, directeur artistique du Bloody Louis (un club de l'avenue Louise à Bruxelles), est aux manettes de ce Fire Is Gold, festival 100% rap. À l'affiche et sur des deux scènes, l'événement propose de retrouver rien de moins que Damso (BE), Hamza (BE), Ritchie Santos (BE), Brodinski (FR), Simon Lesaint (BE), Woodie Smalls (BE) ou encore Roméo Elvis & Le Motel (BE)... Un festival très francophile dans l'esprit mais qui se déroulera au Domaine des Trois Fontaines... à Vilvoorde, à quelques encablures de la capitale donc.

Fire is Gold - 14 mai 2017 - www.fire-is-gold.com

FIN DE BAIL pour la Samaritaine

Suite à un changement de propriétaire, le bail du café-théâtre La Samaritaine sera interrompu et ce, plus tôt que prévu. La salle, une cave du 15^e siècle bien connue des Bruxellois, disparaîtra malheureusement du paysage culturel de la capitale. L'année 2017 et sa programmation se termineront donc au Little TTO (Théâtre de la Toison d'Or) à partir de septembre, jusqu'à décembre, avant que la Samaritaine ne tire définitivement le rideau le 1^{er} janvier 2018.

www.lasamaritaine.be

10 MYTHES À DÉMONTER

Quand on est musicien, que l'on souhaite percer dans l'industrie musicale et devenir professionnel, on entend toutes sortes de conseils et d'opinions. Les télé-crochets seraient aujourd'hui la seule manière de réussir ? Il faudrait au plus vite s'entourer d'un label et d'un manager quand on débute ? Ces conseils devraient-ils être absolument suivis... ? Un article démonte les mythes et c'est ici que ça se lit : www.tunecore.fr



UNE MAISON QUI CHANTE

La Maison Qui Chante est un nouveau lieu à Ixelles dédié à la Chanson Jeune Public. Accueils en résidences, créations de spectacles chantés, ateliers découverte des Chants du Monde pour les enfants, parents et enseignants.

La Maison Qui Chante proposera toute l'année la découverte sensorielle des chants du monde grâce à des artistes venus de différentes régions du monde : Asie, Afrique, Europe et Amérique du nord.

www.lamaisonquichante.be

PRIX CAECILIA

L'Union de la Presse Musicale Belge a dévoilé les lauréats du Prix Caecilia en ce début mars. 10 disques ont ainsi été récompensés, dont 5 mettent à l'honneur des talents belges avec notamment Julien Libeer, Lorenzo Gatto, Sophie Kartäuser et le Brussels Philharmonic. La cérémonie a aussi rendu hommage à Mélanie Defize, musicologue qui travaillait auprès du label Cypres et disparue le 22 mars 2016 à Maelbeek.

La Maddalena - Antonio Bertali - Scherzi Musicali, Nicolas Achten (Ricercar)

Erbarne dich - Johann Sebastian Bach - Reinoud Van Mechelen, A Nocte Temporis (Alpha)

Vertigo - Jean-Philippe Rameau, Pancrace Royer - Jean Rondeau (Erato)

Complete Piano Sonatas - Mozart - Fazil Say (Warner Classics)

Violin Sonatas - Ludwig van Beethoven - Julien Libeer, Lorenzo Gatto (Alpha)

String Quartets, Piano Quintet - Johannes Brahms - Belcea Quartet, Till Fellner, piano (Alpha)

Vier ernste Gesänge - Johannes Brahms - Matthias Goerne, Christoph Eschenbach (Harmonia Mundi)

Kennt du das Land - Hugo Wolf - Sophie Karthäuser, Eugene Asti (Harmonia Mundi)

Let me tell you - Hans Abrahamsen - Barbara Hannigan, Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks, Andris Nelsons (Edition Winter & Winter)

Pour sortir au jour - Guillaume Connesson - Matthieu Dufour, Brussels Philharmonic, Stéphane Denève (Deutsche Grammophon)

Le Prix du Jeune Musicien de l'année a été attribué à Reinoud Van Mechelen

Le Prix d'honneur a été remis à Sigiswald Kuijken

LISZA, COUP AU CŒUR

Vieille dame de la Chanson, qui l'accompagne depuis 70 ans et qui a récompensé les plus grands de cet art, l'Académie du disque Charles-Cros prend un coup de jeune une fois l'an, lors de la remise de ses « coups de cœur » qu'elle puise dans la nouvelle génération d'artistes. L'album de la Belge Lisza (*La vie sauvage*) se voit nommé aux côtés de disques de Louis-Jean Cormier (Québec), Charlotte peut-être (Suisse) et Grèn Sémé (Le Grand Sud et les îles), dans le rayon « Francophonie ».

www.charlescros.org

TAX SHELTER EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Depuis la loi du 25 décembre 2016 et son entrée en vigueur le 1^{er} février 2017, les productions théâtrales, de cirque, de théâtre de rue, d'opéra, de musique classique, de danse ou de cabaret (en ce compris la comédie musicale et le ballet) peuvent bénéficier du tax shelter. Le système est désormais effectif en Fédération Wallonie-Bruxelles par le biais de l'ouverture aux premières demandes d'agrément des œuvres scéniques. Le tax shelter ressort du fédéral, mais ce sont bien les communautés qui sont compétentes dans le fonctionnement et la gestion du système. Par conséquent, la Fédération Wallonie-Bruxelles exerce un double rôle : octroyer l'agrément aux œuvres européennes et originales ou, et attester de l'achèvement des productions.

Plus d'infos ? www.creationartistique.cfwb.be



EN DOUCEUR

Nouveau label hip-hop

Universal Music Belgium vient d'annoncer son association avec Anthony Consiglio et Max Meli (Back in the Dayz) pour la création de *En Douceur*, un label dédié au hip-hop. L'objectif de ce label sera de développer la carrière d'artistes locaux. Pour Patrick Guns, General Manager de Universal Music Belgium: *Le développement d'artistes est l'ADN de notre maison de musiques. Pour nous, c'était une évidence de créer un label dédié au hip-hop dans lequel Anthony et Max auront l'occasion de déployer leur talent de dénicheurs de jeunes artistes.* Pour Anthony Consiglio et Max Meli: *Nous nous réjouissons de nous associer avec Universal Music. Ce qui nous permet de nous concentrer sur l'essentiel, à savoir la signature de nouveaux talents.* Parallèlement à ce label deal, Universal Music Belgium accueille dans son catalogue d'artistes, Roméo Elvis x Le Motel et Caballero & JeanJass (deux artistes managés par Anthony et Max).

LA MUSIQUE SE VEND MIEUX

6,9% de croissance en 2016

Cette augmentation serait le résultat de l'utilisation expansive de plateformes de streaming comme Deezer ou encore Spotify, un secteur en pleine expansion en Belgique. Olivier Maeterlinck de BEA Music explique que nous n'en sommes qu'au début: *Nous constatons que de plus en plus d'amateurs de musique – qui ne payait pas pour la musique auparavant – prennent maintenant un abonnement sur une plateforme de musique en streaming de leur choix. Cela leur permet d'avoir accès à plus de 40 millions de chansons, où et quand ils veulent.*



© Olivier Bonnet

MÉLANIE DE BIASIO

Back in Town

Le lundi 20 mars, en séance du conseil, les élus carolos étaient appelés à voter la vente d'un bâtiment (qui avait abrité pendant longtemps le consulat d'Italie) à l'artiste carolo Mélanie De Biasio. La Ville de Charleroi se réjouit bien sûr de l'intérêt porté par la chanteuse à la Ville, à son redéploiement, de même qu'elle se réjouit du retour, tout bientôt, de Mélanie De Biasio au centre-ville. De renommée internationale, la chanteuse a décidé de s'établir à Charleroi, souhaitant implémenter au sein de l'ancien consulat d'Italie un projet culturel ambitieux: une Maison des Talents. Ouverte au citoyen, ouverte à la Ville, la maison vient naturellement intégrer, compléter et ouvrir le champ des possibles d'un maillage culturel déjà riche de créations artistiques.

www.melaniedebiasio.com

VISIT. BRUSSELS AWARDS

Une cérémonie de plus!

À l'occasion de la Visit.brussels Awards & Networking Night qui s'est déroulée il y a quelques jours au récent DROH!ME (Uccle), neuf initiatives culturelles et touristiques bruxelloises « ayant marqué l'année écoulée » ont été récompensées. Musicalement parlant, deux événements sont ressortis du lot. Il s'agit d'une part du BOZAR Electronic Arts Festival, gagnant de la catégorie « Evening Experience 2016 ». Et d'autre part du festival Couleur Café qui a remporté le prix « International Event 2016 » pour sa dernière édition sur le site de Tour & Taxis. L'édition 2017 prendra ses quartiers du 30 juin au 2 juillet dans le parc de l'Atomium.

RÉSEAU MUSIQUE DU MONDE

ouvert aux professionnels du secteur

Relance du RéseauMusiqueDuMonde/WereldMuziekNetwerk. Un réseau qui a pour volonté de réunir les professionnels en musiques du monde et de créer plus d'opportunités pour la production locale des musiques du monde, en Belgique et à l'étranger: stimuler les collaborations dans le secteur, attirer plus l'attention sur les musiques du monde dans les médias, véhiculer une image positive de la diversité de notre société à travers la musique, travailler à une rémunération correcte des musiciens, etc.

Plus d'infos? www.facebook.com/WereldmuziekNetwerk

PRIX RAPSAT-LELIÈVRE 2017

Le Québec à l'honneur

L'auteure-compositrice-interprète gaspésienne Klô Pelgag reçoit le prix Rapsat-Lelièvre 2017 pour la richesse et la qualité artistique de son album *L'étoile thoracique*. Son prix lui sera remis officiellement en Belgique lors des Francofolies de Spa 2017, où elle se produira le 20 juillet prochain sur la scène Sabam For Culture.

LE JOURNALISTE CHRISTOPHE VAN IMPE NOUS A QUITTÉS

La rédaction de Larsen adresse ses plus sincères condoléances à sa famille et à ses proches.

ARIGATŌ GOZAI-MASU, HONDA!

Kamil Ben Hsaïn Lachiri a remporté le Honda Competition for Classical Music (19 février) à l'issue de la finale organisée dans la salle de concert du Conservatoire royal de Bruxelles. Kamil Ben Hsaïn Lachiri est un jeune baryton belge de 23 ans. Il s'est formé au Conservatoire de Namur et est ensuite entré à l'Institut Supérieur de Musique et de Pédagogie de Namur (IMEP) à l'âge de 15 ans. Il est actuellement étudiant en master en chant à l'IMEP et est par ailleurs licencié en piano classique, Maître en économie (Université Catholique de Louvain) et Maître en finance (Université de Genève). Il a remporté le premier prix de la compétition, qui est de 8.000 euros. Le concours musical, sponsorisé par Honda Benelux, s'adresse aux étudiants ou musiciens fraîchement diplômés des huit conservatoires belges et est organisé par les deux conservatoires bruxellois, le Conservatoire royal de Bruxelles et le Koninklijk Conservatorium Brussel, School of Arts van de Erasmus Hogeschool Brussel.

EST-IL POSSIBLE DE RÉUSSIR SANS MAISON DE DISQUES?

Intéressante question à l'heure où internet permet à de nombreux artistes de se passer de maison de disques et ce, sans renoncer au succès. Focus Vif tente d'apporter des éléments de réponse: <http://focus.levif.be>

LES RADIOS FRANCOPHONES SONT-ELLES ALLERGIQUES AUX CHANSONS FLAMANDES ?

Poser la question, c'est presque y répondre ! En tout cas, c'est à cette épineuse question que s'est attelé d'y répondre Herman Boel. Traducteur de profession, il est également l'auteur de divers ouvrages de non-fiction publiés en Flandre (Éditions Lannoo). Le 20 février, il a adressé la question suivante à La Première, Vivacité, Classic21, Pure, Radio Contact, Nostalgie, Bel RTL et NRJ :

Bonjour,

Je me demande pour quelles raisons votre station ne diffuse jamais de musique néerlandophone. Le néerlandais étant la langue la plus parlée dans notre pays, il me semble logique qu'elle ait une place au sein de chaque radio belge, ne trouvez-vous pas ?

Pourriez-vous m'indiquer pour quelles raisons votre radio diffuse de la musique en français, en anglais ou en italien, mais jamais en néerlandais ?

Je vous remercie d'avance pour votre réponse.

Répons(e) à découvrir sur son blog - www.taalfhuis-teraar.be - ou en français sur <http://daardaar.be>

L'OPÉRA, SOUS PERFUSION PERMANENTE

Pour François Lévêque, professeur d'économie à MINES ParisTech, il est quasi impossible pour un opéra d'équilibrer ses comptes. Le genre (et ses maisons) est donc condamné à une vie sous perfusion. *À moins de remplacer les interprètes par des hologrammes, le coût des opéras, des concerts ou encore des ballets croît inexorablement plus vite que celui des autres biens et services, ainsi que le revenu moyen des ménages. Sur un peu plus d'un siècle, le coût par concert de l'Orchestre philharmonique de New York a progressé de 2,5 % par an contre 1 % pour l'indice des prix aux États-Unis.* Pour éviter les déficits, les établissements d'art lyrique doivent faire croître leurs recettes. Et les difficultés budgétaires de la puissance publique elle-même rendent désormais cette solution caduque. D'où le recours croissant au financement privé de mécènes.

À lire sur lesechos.fr

J'AI TOUJOURS RÊVÉ D'ÊTRE BAS-SISTE !

La basse : l'instrument le plus important dans un groupe de musique ? C'est ce que révélerait une étude très sérieuse publiée par le Proceedings of The National Academy of Sciences. En fait, la basse serait ce qu'il y a de plus perceptible, modifiant également considérablement la rythmique d'un morceau, bien plus que les autres instruments. Ce sont des scientifiques canadiens, qui ont analysé plusieurs encéphalogrammes de volontaires, qui partagent cette révélation. Tous les cobayes ont écouté plusieurs notes au piano et ils ont remarqué que les notes graves étaient mieux perçues par le cerveau humain et qu'il serait de ce fait plus facile de reconnaître une rythmique avec des notes graves. La guitare basse étant généralement accordée une octave plus grave qu'une guitare, le cerveau capterait beaucoup mieux ses notes. CQFD.

BIS REPETTO

La marque de mode Mosaert (anagramme de Stromae) a récemment collaboré avec une maison prestigieuse : Repetto. Pour l'occasion, Stromae, qui avait annoncé mettre ses activités musicales en suspens, s'est fendu d'un instrumental destiné à accompagner la nouvelle collection de vêtements. Le titre s'appelle simplement *Repetto x Mosaert*. C'est bref mais ça réjouira les fans.



ILS Y ÉTAIENT !

L'antenne Belgique du Printemps de Bourges a fait son marché et a envoyé (présenté) plusieurs artistes bien de chez nous lors du bien connu festival, qui rappelons-le laisse une belle part de sa programmation à la découverte de talents. Une belle reconnaissance pour nos artistes. Mountain Bike, Wuman, La Jérôme, (run)Sofa, Roméo Elvis et Dan San auront eu l'occasion de faire (re)découvrir leur musique au public français. Témé Tan aura quant à lui la chance de se démarquer au sein de l'événement : Les Inouïs du Printemps de Bourges, dispositif de repérage de nouveaux talents généralement issus du territoire français mais pas uniquement donc. Malheureusement, c'est fini... puisque le festival déroule sa programmation en avril.

LE FESTIVAL DE WALLONIE CHANGE DE NOM

Le Festival de Wallonie se rebaptise en... Les Festivals de Wallonie. Une précision qui change tout ! En effet, les Festivals de Wallonie, ce sont sept festivals différents, répartis sur l'ensemble du territoire de la Wallonie et à Bruxelles. Ensemble, ils offrent un programme de près de 150 concerts à Namur, Mons, Liège, Stavelot, Tournai, Jodoigne, Saint-Hubert, Louvain-la-Neuve, Bouillon, Bruxelles ... Du 10 juin au 27 octobre 2017, tout le programme sur www.lesfestivalsdewallonie.be.

OFF DUTY !

Les activités du Guichet des Arts sont temporairement suspendues. Le site internet de l'association prévoit une reprise mais ne précise pas la date. Affaire à suivre.

RADIO-PLAYER. BE

Depuis 2014, maRadio.be réunit les radios belges francophones, du secteur privé et public, pour assurer la distribution numérique de la média radio sur internet. Le player rentre aujourd'hui dans l'âge adulte après trois ans d'exploitation en croissance permanente et afin de poursuivre son développement numérique dans un cadre international. Le player maRadio.be change ainsi de nom pour intégrer la marque forte Radioplayer et profiter de l'aura extra-muros de la marque.

www.radioplayer.be

CHEFFE, OUI CHEFFE !

Speranza Scappucci sera Chef Principal attiré de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège à partir de la saison 2017-2018. Diplômée de la Julliard School et de l'Accademia Santa Cecilia de Rome, cette pianiste a suivi une formation de chef de chant à New York avant de collaborer avec des chefs comme Ricardo Muti ou Daniel Barenboim. À Liège, elle dirigera les représentations de *Manon Lescaut* (septembre 2017) et *Carmen* (janvier-février 2017-2018) ainsi que le traditionnel concert d'été le 3 septembre.



© Bernard Bibeau

ENTRETIEN

BRNS

SYSTÈME NERVEUX

D'ici début octobre et la sortie de leur troisième album, Timothée Philippe (chant, batterie), Antoine Meersseman (chant, claviers, basse) et Diego Leyder (chant, guitare) nous réservent quelques surprises. Si les garçons de BRNS devaient adopter une devise, ça pourrait être quelque chose comme « Faut qu'on revienne, faut qu'il y ait de l'actu, faut qu'on balance des trucs! ». Un premier extrait s'annonce pour la mi-mai. Pile à l'heure pour les Nuits Botanique. Mais c'est dans une brasserie saint-gilloise que les trois Bruxellois ont évoqué leur retour aux affaires. Trois ? Pas quatre ? Eh non : quatre, c'était... avant !

DIDIER STIERS

Sans gâcher les éventuelles surprises, que peut-on déjà savoir de ce troisième album ?

Timothée : Il sera très direct, en tout cas beaucoup plus direct que *Patine* qui était un disque peut-être plus downtempo et un peu plus... long. Ici, on a finalement dix titres.

Antoine : Dont des titres très courts, dans les 3 minutes, ce qui n'est pas notre habitude.

Diego : Et des trucs un peu plus up-tempo, quelques mélodies majeures qui nous sont apparues. Sans en dire trop, c'est peut-être un peu plus lumineux que le disque précédent.

T. : On s'est fait plaisir !

En travaillant différemment ?

A. : Les morceaux de *Patine* avaient été mixés dans les mêmes tons. Ici, on avait plein de titres très, très différents. Des titres sur lesquels Tim chante, des titres où César chante, où moi je chante, ce qui faisait beaucoup de teintes différentes. Il a fallu harmoniser tout ça, conserver cette variété mais trouver de la cohérence, mettre du liant. Alors que justement, *Patine*, c'était plutôt l'inverse : toujours les mêmes synthés, beaucoup de sons qui se ressemblaient, et la volonté de créer une diversité là-dedans.

D. : Il y a des choses qui se répondent, des types d'effets qui se retrouvent un coup sur la guitare, un coup sur la voix... Mais après, c'est vrai qu'il y a plus de diversité, ne fut-ce que sur la longueur des morceaux. On tournait quand même autour du format de cinq minutes ; ici, on est entre trois et sept minutes. Et ça bouge pas mal, là-dedans !

Être plus direct, c'était une volonté dès le départ ? Une envie de quelque peu revenir à ce avec quoi vous avez commencé ?

T. : Comme d'habitude, nous avons été - c'est un mot qui nous suit un peu tout le temps - instinctifs. C'est plutôt à l'instinct, quoi.

A. : Disons que ça répond toujours à ce que tu as fait avant. Enfin, il y a des groupes qui ne fonctionnent pas du tout comme ça, genre Future Islands qui va sortir toujours le même disque, qui est très bien, mais avec les mêmes sons, les mêmes prod'. Ce qui nous avait un peu lassés sur le disque précédent, on n'allait plus le refaire. Ici, il y a même des titres « marrants » quoi, des choses qu'on n'aurait pas faites auparavant. Je crois que c'était nécessaire aussi de créer une cassure. Quand on a joué pour la première fois les nouveaux morceaux à Deep In The Woods, notre tourneur nous a dit qu'il était vraiment content qu'on aille dans cette direction-là. Un truc assez nineties, les

nineties qui sont l'une de nos influences les plus directes, plutôt que d'aller s'enfoncer dans un truc très pathos. Bon, il y a des chansons tristes, mais le ton n'est plus du tout « corde au cou ».

S'il y a là du changement, le groupe a lui aussi quelque peu changé : César est parti et a été remplacé.

T. : César est quand même resté longtemps avec nous, mais là, il vogue vers d'autres projets. D'autres envies. La séparation s'est très bien passée, il l'a fait « au bon moment » : quand nous nous sommes retrouvés avec du temps pour mixer l'album, ça nous en a laissé aussi pour recevoir justement... notre nouveau membre. Lucie est une pote qu'on avait croisée sur les tournées. Elle a joué dans différents groupes et... elle vient de Paris.

Sur votre page Facebook, on a pu lire ce commentaire rigolard : Une Frouze, vous n'avez pas honte !

A. : On aurait effectivement pu trouver quelqu'un ici. Mais l'idée était aussi de ne pas avoir juste un mercenaire. Je ne vais pas te faire le coup de « l'aventure humaine », mais on n'est pas un groupe qui est juste là pour cachetonner...

D. : Tu vois, tu le fais quand même !

A. : Ouais, bon... Mais donc, on la connaissait bien. Et puis, sur le disque, il y a aussi des voix féminines. On trouvait ça chouette aussi, d'ouvrir vraiment les perspectives, de ne pas rester dans l'énergie brute, le truc de gros bourrin. Là, on peut faire les gros bourrins mais aussi de la musique, et c'est chouette. Après, oui, on ne jouera pas certains titres en concert parce que c'est vraiment la voix et le travail de César. Ça n'aurait pas de sens d'aller chanter à sa place.

T. : Mais ce n'est pas très grave, ça permet de jouer d'autres morceaux !

EXIGENCES

Wounded est sorti en 2012, Patine en 2014, et le nouveau verra le jour en octobre prochain : vous avez pris votre temps ?

D. : Il aurait pu sortir en octobre 2016.

A. : En fait, on n'a pas vraiment traîné. *Patine* sort en 2014, en 2015, la tournée s'arrête après un an mais on a déjà composé pas mal de trucs. Du coup, on commence à enregistrer au Beursschouwburg tout début 2016. Puis on fait une seconde session d'enregistrement en avril 2016. On se retrouve avec pas mal de titres, 15, qu'on commence à mixer. Là, ça a pris un peu de retard, mais ce sont surtout les questions de label qui ont fait que ce n'est pas possible de le sortir avant octobre.

À un moment, il faut que l'album qu'on a dans nos cartons sorte, sans quoi, on devient un groupe frustré.

A. : Voilà ! En même temps, ce n'est pas parce qu'on a pris plus de temps que l'album n'est pas imparfait. Oui, on aurait pu avancer un peu plus vite, mais c'est vrai qu'il y a toujours cette question chiantie et frustrante - pas seulement pour nous - des labels et de leurs sorties. D'un autre côté, il n'était pas question de ne pas avoir d'accord avec un label. À notre niveau, entre guillemets, ça devient compliqué de travailler en totale autoprod'.

Avec les années, le niveau est là, c'est clair, mais quand vous dites « à votre niveau », ça signifie aussi que vous avez d'autres exigences, et pas seulement que les gens avec lesquels vous travaillez en ont ?

A. : Oui... Si tu redescends d'un step, par exemple parce que tu vas jouer en autoproduction totale, ça veut dire que soit tu es énorme et tu le fais à la Frank Ocean, tu sors ton disque qui est déjà énorme et il n'y a pas de problème, c'est génial. Soit tu es un groupe comme nous, et redescendre à cet échelon-là ne va pas rassurer du tout plein de gens avec lesquels tu travailles. C'est surtout par rapport aux intermédiaires que c'est compliqué, parce qu'eux veulent notamment une assurance de promotion.

Vous êtes portés sur le détail, sur la recherche de sons, le figinage ? Et donc, BRNS ne s'écoute pas sur un téléphone...

D. : Même s'il y a plein de choses chez nous qui ne sont pas réfléchies ou intellectua-lisées, ce qu'on a toujours essayé de faire, c'est d'avoir plusieurs niveaux de lectures. D'avoir un truc qui soit vraiment pop, accessible dès la première écoute, et qui par après peut dévoiler certaines autres subtilités d'arrangements, ou de contre-chant, de cassures et de choses comme ça. Mais on essaie quand même de faire en sorte qu'à la première écoute, on puisse voir tout de suite où on veut en venir. Donc ça ne me dérange pas que quelqu'un écoute ça sur son téléphone, parce qu'il y aura déjà quelque chose d'assez direct, des accroches, des mélodies... Après, s'il y a une deuxième ou une troisième écoute, tant mieux, et sinon tant pis.

T. : Cela dit, j'ai l'impression que c'est la première fois qu'on a passé autant de temps au mastering, à essayer de tout faire ressortir. Et donc quand on écoute ça sur notre laptop ou le téléphone, on l'entend.

A. : C'est vrai. Au niveau de la prod', c'est moins gros bras qu'avant. Après, les morceaux sont effectivement plus pop, donc on en est à ce double niveau de lecture.



© Bernard Robette

ROBBING MILLIONS, BON ESPRIT

De manière plus générale, tous les x temps, on semble revivre une période d'effervescence pour la pop belge. Vous vous y retrouvez ?

A. : J'ai l'impression qu'il y a eu une grosse vague mais que c'est en train de s'essouffler. On se souvient de la vague Mudflow/Sharko, les Sacrés Belges, et puis les Massacrés Belges... Ici, c'est un peu spécial : il y a eu nous, Robbing Millions, Le Colisée et Mountain Bike « dans un mouchoir de poche ». Nous devenons des groupes établis, nous faisons notre petite popote, en révolutionnant ou pas notre univers. Mais j'ai l'impression qu'aujourd'hui, c'est plutôt au niveau du hip-hop que ça se passe, parce que du côté de la pop, je ne vois pas de truc qui, dernièrement...

D. : Il n'y a pas quelques groupes chantant en français qui sont apparus récemment ?

T. : C'est la nouvelle vague : maintenant, tout le monde chante en français !

A. : Oui, mais est-ce que ça va donner quelque chose ? En hip-hop, il y a des trucs moins bien mais aussi des choses vraiment balèzes !

À propos de Robbing Millions : vous figurez sur la même affiche qu'eux aux Nuits Botanique.

Avec Jacques, également. C'est cohérent ?

T. : Oui, je trouve. Robbing, on a une chouette histoire avec eux. Je veux dire

qu'on s'est beaucoup croisés. On n'a jamais fait de collab', mais on s'apprécie énormément. Et puis, sur la scène bruxelloise, j'ai l'impression que c'est le groupe un peu dans notre style.

Et Jacques ?

T. : C'est assez cool. Nous, on adore les after-parties ! Et puis, il y a aussi ce côté très créatif, ce côté bric-à-brac qu'on peut peut-être un peu retrouver chez nous. En tout cas, je pense que le public qui nous écoute, écoute forcément Robbing Millions. Et écoute probablement Jacques.

La set-list sera adaptée ?

D. : Oui, tout à fait, mais on joue déjà des nouveaux morceaux depuis Deep In The Woods en septembre dernier. Vraiment une majorité de nouveaux morceaux, vu qu'on a quand même tourné quelques années sur les anciens, et qu'on avait déjà inclus pas mal de titres de *Patine* avant même qu'il sorte. Du coup, là, on avait fort envie de revenir avec du neuf. Pas seulement pour nous mais aussi pour les gens qui nous ont déjà vus plusieurs fois.

Dites, au fait, il s'intitulera comment, votre album ? Ou vous devez encore trouver un titre ?

D. : Oui, on doit encore en trouver un, et

d'ailleurs, on est un tout petit peu pressés par le temps. On a tout, les titres des chansons, les visuels, tout, mais on n'arrive pas à trouver un titre d'album qui nous convienne. Alors qu'auparavant ça a été plus vite, même si c'est toujours venu après. De la même manière qu'on ne se dit pas qu'on va faire un album concept, on n'a pas non plus d'idée générale des chansons et donc du coup, on n'a pas de titre d'album. Pour les deux précédents, on s'est mis autour d'une table pour en trouver un, et il a suffi d'une fois. Là, on en a déjà fait deux séances, on s'est envoyé des mails et tout : rien ! Mais ça va venir !

T. : Si tu as une idée, n'hésite pas !

Évidemment !

RENCONTRE POP

FùGù Mango

ROMANCE EXTRATERRESTRE

En gestation depuis plusieurs mois, le premier album de FùGù Mango offre un arc-en-ciel à la pop moderne. Multicolore, bourré d'envies métissées et d'un irrésistible besoin de danser, *Alien Love* voit le trio bruxellois tenter le coup parfait : un disque électronique chargé de mélodies acoustiques et de quelques tubes radiophoniques.

NICOLAS ALSTEEN



Début de l'année dernière, on s'est retrouvés sans batteur attiré, indique la chanteuse et bassiste Anne Fidalgo. Cette nouvelle donne a complètement bouleversé nos habitudes de travail. On s'est mis à utiliser des percussions électroniques, à programmer certaines mélodies sur des machines. À l'heure de publier son premier album, FùGù Mango s'avance officiellement en trio, avec un podium complété par les frères Vincent (chant, claviers) et Jean-Yves Lontie. Dans ce nouveau processus, nous avons dû apprendre à utiliser des logiciels et intégrer du synthé, explique ce dernier. Se familiariser avec ces nouveaux éléments, ça nous a pris pas mal de temps. L'avantage, c'est qu'à présent, nos références afro-pop s'ancrent dans un cadre beaucoup plus lisible. La généralisation des synthés diffuse en effet un parfum typique des années 1980 dans les nouvelles compos de FùGù Mango. C'est amusant. Jusqu'à mes vingt ans, je pensais que je détestais la musique associée à cette période, remarque l'atout féminin de la formation. Je me sentais plutôt grunge. En vieillissant, je réalise que je me suis trompée. Il y a des tas de choses que j'aimais, que je connaissais parfois sans le savoir... *Alien Love* abrite ainsi une dimension parallèle où se dandinent les noms de Duran Duran, Paul Simon, Cindy Lauper, Talking Heads ou Human League. Certains

plans sont totalement inconscients, souligne le guitariste Jean-Yves Lontie. En écoutant un de nos morceaux, un ingé-son a même évoqué Fleetwood Mac. Sa remarque nous a intrigués. On connaissait assez mal ce groupe. En s'y intéressant, on a compris le rapprochement. Ici, pourtant, pas question de resucées. FùGù Mango se détache des recettes éculées grâce à une production moderne, souple et ultra élastique : des arrangements qui tentent régulièrement le grand-écart entre envies exotiques et grand trip électronique. En cela, les mélodies du groupe bruxellois partagent les aspirations de quelques cousins anglo-saxons. On songe alors à Crystal Fighters ou Yeasayer.

LE ROI SOLEIL

Enregistré à Bruxelles dans l'antre des studios ICP, *Alien Love* est passé entre les doigts experts de Luuk Cox, maître d'œuvre de grands disques pour Stromae ou Girls in Hawaii. Mixé à Londres par Ash Workman (Christine & The Queens, Metronomy) et peaufiné du côté de Paris en compagnie d'Alex Gopher, figure légendaire de la « French touch », le nouvel album de FùGù Mango se donne les moyens de ses ambitions. Jusqu'ici, nous n'étions jamais parvenus à transposer l'esprit de nos prestations en studio, indique Anne Fidalgo. Une fois enregistrées, nos

chansons perdaient le feu sacré, l'intensité. Avec *Alien Love*, nous avons réussi à concilier nos atouts mélodiques et dynamiques. Avant, les gens écoutaient notre musique parce qu'ils nous avaient vu en concert. À présent, c'est l'album qui doit leur donner envie de nous voir sur scène. Métamorphosé, FùGù Mango trouve enfin son équilibre : un juste milieu entre ses pulsions mélancoliques et des chansons résolument euphoriques. Dans le genre irrésistible, le single *Blue Sunrise* donne envie de croire au mythe de l'été éternel, à la toute puissance du dieu soleil. Ça doit être lié à notre nouvel environnement de travail, note Jean-Yves Lontie. Avant, nous répétions dans une cave sans fenêtre, un lieu très sombre, totalement isolé du monde extérieur. Aujourd'hui, nous avons emménagé dans un studio à la campagne : un endroit hyper lumineux. Entre les répétitions, on se prend des pauses dans un grand jardin au fond duquel coule une petite rivière. Comme quoi, c'est toujours bénéfique de se mettre au vert.

FùGù Mango

Alien Love
Washi Washa/(PIAS)

www.facebook.com/fugumango

RENCONTRE POP

Noa Moon

EAUX PROFONDES

Quatre ans après *Let Them Talk* et sa pop folk acoustique teintée de couleurs reggae, Manon de Carvalho Coomans se métamorphose sur *Azurite*. La Bruxelloise a mûri, la jeune fille est devenue une femme de vingt-six ans qui regarde devant elle et le propos, comme la musique, ont gagné en profondeur. Galvanisée par de nouvelles envies et séduite par des sonorités électro, Noa Moon repousse les horizons et montre à ceux qui en doutaient encore qu'elle n'est pas l'artiste d'un seul tube.

LUC LORFÈVRE



© Boris Götz

« J'ai compris
qu'il fallait que
je reste spontanée. »

Avec le recul, que retenez-vous de l'aventure *Paradise* et des retombées de votre premier album ?

La chanson *Paradise* est sortie en 2012 et très vite, elle m'a permis de jouer partout. Sans le moindre calcul et de manière tout à fait spontanée, cette chanson m'a permis d'ouvrir des portes et de propulser le projet Noa Moon de manière très saine avant même la sortie de mon premier album. C'était complètement inattendu. Je suis montée dans un train qui fonçait à vive allure. J'avais moins de contrôle qu'aujourd'hui mais je l'acceptais. À la fin de la tournée, je n'étais plus la même qu'au début. J'avais arrêté mes études, fait plein de rencontres, découvert de nouvelles musiques, appris à être plus curieuse. Et, au final, j'y ai pris beaucoup de plaisir.

Avez-vous dû beaucoup vous chercher artistiquement avant d'accoucher d'*Azurite* ?

Oui, le travail d'écriture et de composition a pris presque trois ans. Après la tournée *Let Them Talk*, j'ai ressenti le besoin de m'isoler et de me recentrer sur moi-même. Je devais baliser de nouveaux repères et de nouvelles

envies. Je voulais aussi me prouver que j'étais capable d'écrire des chansons seule avec de nouveaux outils, notamment en m'aidant de l'ordinateur. Cette phase d'introspection était nécessaire, même s'il y a eu beaucoup de questionnement de ma part et aussi de la frustration parce que je ne maîtrisais pas certains programmes informatiques. J'entendais des sons dans ma tête mais je ne parvenais pas toujours à les reproduire.

***Azurite* a été enregistré au studio la Frette à Paris avec l'ingénieur-son « maison » Nicolas Quere et Daniel Offerman de Girls In Hawaii. Qu'ont-ils apporté à l'album ?**

Ils ont mis de l'ordre. Grâce à leur approche humaine, leur maîtrise technique et leur approche artistique, Daniel et Nicolas m'ont permis d'y voir plus clair. Je ne suis pas arrivée à la Frette avec une grosse quantité de chansons. Par contre, j'avais une multitude de versions différentes de chaque morceau. Au début de mon travail en solitaire, j'avais rejeté tout ce qui était acquis. À un moment, je ne me voyais même plus faire de la folk comme je la jouais sur *Let Them Talk*. Mais après quelques mois, je me suis rendu compte que ça me manquait. Au final, *Azu-*

rite condense tout ce va et vient entre les incertitudes et les certitudes que j'ai connues.

Votre premier EP paru en 2012 s'intitulait *River* et l'eau est encore omniprésente dans *Azurite*: sur la photo de la pochette, dans le clip de *Sparks* ou au travers des chansons *Ocean* et *The Sea*. Quel est votre rapport avec cet élément ?

J'entretiens un rapport ambigu avec l'eau. Je suis attirée par elle comme je suis attirée par tout ce qui touche à la nature en général. Mais, en même temps, l'eau me fait très peur. Ce n'est d'ailleurs pas très loin de la phobie. Quand vous êtes dans l'eau, vous n'êtes jamais ancré. Ça bouge tout le temps, vous perdez le contrôle avec tous les sensations opposées que cela peut entraîner. C'est parfois enivrant de se laisser porter par une force invisible, mais ça peut être aussi très flippant.

Votre êtes née un 3 mars sous le signe du poisson. Un poisson, ça nage entre deux eaux. Un peu à l'image de votre album ?

Je trouve cette analyse intéressante, même si ce n'est pas voulu de ma part. Beaucoup de choses vont en effet par deux sur *Azurite*. Il y a des instruments organiques et de

l'électro. Des chansons up-tempo et des balades, de la pop sautillante et de la folk plus mélancolique, des textes qui touchent aux relations sentimentales et d'autres tournés vers l'extérieur. Tout s'est fait au feeling et de manière inconsciente. À la Frette, je me suis rendu compte qu'il fallait parfois éviter de trop réfléchir et que les chansons allaient trouver elles-mêmes leur place sur le disque. J'ai aussi accepté le fait qu'un album est comme une photo qui capture un moment de la vie. *Let Them Talk* et *Azurite* sont deux disques complètement différents parce que je ne suis plus la même. Et je l'assume parfaitement.

Vous avez été révélée au public avec *Paradise*, une chanson écrite alors que vous étiez post-adolescente et vous nous revenez en femme adulte. Ne craignez-vous pas qu'une partie de votre public regrette la Manon des premiers émois ?

Je sais que certaines personnes n'ayant de moi que l'image de la Noa Moon de *Paradise* ne vont peut-être pas s'y retrouver. Mais je ne vais pas leur mentir. Je n'ai plus envie de composer des chansons comme je le faisais en 2012. Les morceaux d'*Azurite* me permettent de pousser le projet encore plus loin et tout le reste suit : le clip de *Sparks*, les photos de pochette, le groupe, mon look... Tout montre que j'ai avancé. Je ne trompe personne.

Quelle est la leçon la plus importante que vous avez apprise durant l'enregistrement de *Azurite* ?

J'ai compris qu'il fallait que je reste spontanée. Parfois je me prenais la tête pour amener les chansons dans un univers qui ne me correspondait pas, j'étais trop dans l'analyse. C'est lorsque je suis revenue sur les versions les plus naturelles de mes morceaux que le disque a commencé à prendre sa forme et sa cohérence.

Comment voyez-vous l'avenir ?

J'ai hâte de retrouver la scène. C'est ce qui m'a le plus manqué ces deux dernières années. Je me rends compte que je ne suis pas faite pour gamberger sur des nouvelles compositions durant des mois.



Noa Moon
Azurite
Blue Milk Records/[PIAS]

www.noamoon.com



RENCONTRE CHANSON

Lisza

L'ÉQUIPÉE SAUVAGE

Nouvelle voix d'une chanson française sans frontière, Lisza dévoile un premier album réalisé en compagnie de Vincent Liben (ex-Mud Flow). Écrin de mélancolie sophistiquée, *La vie sauvage* disperse ses beaux mots sous un soleil couchant, chaud et rassurant. Le regard tourné vers d'autres continents, la chanteuse explore onze ritournelles imprégnées d'effluves bossa nova, de tango et d'arômes calypso.

NICOLAS ALSTEEN

Une vie sauvage, c'est quoi ? Si l'on tient compte du parcours de Lisza, il convient de s'accrocher, de ne pas redouter l'inconnue et, surtout, d'oser se lancer. Née à Bruxelles, l'artiste grandit dans un des premiers habitats groupés du Brabant wallon. Entre les siens et les autres, la petite fille se sent chez elle, à l'aise partout. Musicalement, son premier souvenir marquant tombe entre deux coups de tonnerre : un éclair de génie surnommé la Callas. *Je me souviens de tout*, confie Lisza, atablée dans un bistrot du centre-ville bruxellois. *L'orage, sa voix, ma mère à côté de moi*. Marquée par cette révélation, elle suit des cours de chant lyrique, s'essayant ensuite au piano, à la guitare et au violoncelle. À dix-huit ans, elle quitte la Belgique pour s'installer dans le Sud de la France, à Agen, une petite bourgade gallo-romaine située à quelques encablures de Toulouse. *J'ai suivi une formation théâtrale : un enseignement aty-*

gique avec un investissement immédiat dans la vie de la compagnie.

De retour en Belgique, elle touche à la réalisation, étudie la philosophie et les langues arabes. Lisza multiplie les expériences avec le désir d'apprendre, d'explorer le monde. En marge de ses incessantes expéditions, Lisza nourrit aussi un attrait irrépressible pour la littérature, la lecture, les phrases, la musicalité des mots. Dans son jardin secret, la jeune femme conjugue d'ailleurs ses émotions dans des chansons artisanales. Elle écrit des paroles, imagine quelques mélodies aux possibilités infinies... *Mais je ne me voyais pas enregistrer tout ça*, explique-t-elle. *J'hésitais. J'attendais le bon moment*. Il survient au printemps 2014. Invitée par des copines au concert du chanteur belge Vincent Liben, Lisza découvre une âme (sœur), une personnalité musicale qui lui va droit au cœur...

En confiance, elle révèle ses secrets, une partie cachée de sa personnalité : son amour de la musique, sa passion pour les belles chansons. Intrigué par les textes et la teneur des morceaux, Vincent Liben met alors ses talents d'arrangeur au service des compos. Habillées d'arpèges ensoleillés, nappées de cordes, infusées de samples et d'une multitude de détails instrumentaux, les idées de Lisza voyagent à bonne distance des clichés. Loin de la Tour Eiffel, des cartes postales d'Édith Piaf et des pâles copies servies par Zaz et Zazie, la chanteuse bruxelloise transporte la langue française sous d'autres latitudes. En suivant les ondulations de sa voix, on aperçoit ainsi le Bosphore de Selda, la jungle tropicale d'Astrud Gilberto, l'Amérique latine et le Canada de Lhasa, mais aussi les plages paradisiaques de Cesaria Evora. Globe-trotteuse, nomade et curieuse, la chanson française de Lisza s'écarte des chemins balisés, histoire d'éviter les postes frontières. Dans son sac à dos, elle n'oublie pas non plus de glisser quelques refrains sucrés : des envolées édulcorées qui flirtent autrement avec la variété (*Tomino*). Enregistré en cinq jours au Jet Studio, *La vie sauvage* dévoile ses charmes mélancoliques à travers onze titres délicats et sophistiqués. Fruit d'un dialogue permanent entre le chant et les instruments, cet album offre sa propre version de la sauvagerie. Sans violence ni incivilité, la musique se veut indomptable, authentique, inclassable. Disque intuitif, l'objet expose ses mélodies métissées sans jamais maquiller le fond de sa pensée : des sentiments contrariés, une certaine nostalgie, de la naïveté, un peu de solitude et beaucoup d'amour pour servir des chansons qui valent largement le détour (*La Cavale, Orphelin*). Soit une belle entrée en matière.

www.facebook.com/liszamusic

RENCONTRE REGGAE

Uman

FAIT LE MÉNAGE

S'il s'en était tenu à sa première idée, après la Tournée des Grands Ducs, il aurait concocté une mixtape orientée dancehall. Deux ans de réflexion et de travail plus tard, Manuel Istace a préféré revenir à ses bases, à ce qu'il sait faire le mieux. *C'est un peu mon ring*, résume-t-il à propos de ce *Umanist* sur lequel flotte la bannière du reggae en français. Et qui multiplie les featurings, une fois n'est pas coutume.

DIDIER STIERS



© Sacha Lempereur

Pourquoi pas de mixtape, finalement ?

La réalité du business aujourd'hui est telle que les streams ne se font plus sur YouTube mais sur Spotify, Deezer... Mettre en ligne une mixtape avec des faces B qui allaient être bloquées sur YouTube aurait été con. Alors autant faire le boulot complètement. Là, quand j'écoute cet album, je le trouve à la frontière de pas mal de trucs que j'ai pu faire : il est urbain, on y retrouve de temps en temps *L'Aventure C'est L'Aventure* (sorti en 2007 - ndlr), des sujets de société, de la politique, de l'amour... Et finalement, il est plutôt sorti tout seul.

Un mot sur l'omniprésent Tristan Gransart, alias Selecta Killa ?

Je travaille avec lui depuis 7 ou 8 ans, depuis *Bienvenue en Belgique*. Je lui ai toujours dit qu'il devait se mettre à la prod', parce que je le trouvais doué et que les soirées (*issues de leur émission Dancehall Station* - ndlr), ça ne dure qu'un temps. Il a produit 8 morceaux sur les 12, et du coup, on a vraiment bossé en famille : au studio, à la maison, on a mijoté dans notre propre marmite avec plaisir.

Seule ombre au tableau : la scène reggae francophone...

On se rend compte aujourd'hui que l'univers du reggae francophone ne bénéficie pas de la

même aura qu'au début des années 2000, quand je suis passé du hip-hop au reggae. En France, ils ont le pré-acquis de la loi d'exception, qui a permis à la scène hip-hop et reggae francophone d'émerger. En Belgique, le hip-hop est en train d'exploser, avec des gars comme Back in the Dayz qui bougent leur cul de ouf, on a de vrais artistes comme Damso qui est un tueur, Caballero, Roméo Elvis... À côté de ça, la scène reggae comme telle en Belgique, Atomik Spliff, David Corléone et quelques autres mis à part, est quasi inexistante. Il y a une réalité du marché, à laquelle on s'adapte : dans Dancehall Station, on joue de la trap, de l'afrobeat, des trucs black, et même sur cet album-ci, il y a d'autres influences, on est dans une vibe moderne.

Umanist est un album accessible !

Quand je fais un album, c'est avec le point de référence suivant : il faut que les gens puissent l'écouter du début à la fin le dimanche matin quand il fait beau, qu'ils ouvrent leur fenêtre et qu'ils font leur ménage. Quand tu te lèves à 9h parce que tu n'es pas sorti la veille, que tu décides de faire le ménage, que tu vas mettre un Marley, un Marvin Gaye ou un Sam Cooke. Ou un Uman !

L'album est cool, jusqu'à ce qu'arrive *Pas de justice*. C'est le Uman revendicateur qui resurgit ? Et critique aussi les gens qui gobent ce que les politiques leur font croire ?

Culturellement, ma rencontre avec le reggae remonte à 84, 85, dix ans après le punk, grâce notamment à Pete de chez Arlequin à Bruxelles. C'est donc quand même un bon Anglais bien blanc qui m'a appris le reggae. Et si je mets « dancehall punk » à côté de mon nom, c'est parce que je me considère comme issu de cette culture-là. Une culture dans laquelle on trouvait aussi de la militance. Quand j'étais gamin, j'étais sur les épaules de mon père aux manif anti-Pershing, contre le racisme, à Saint-Gilles quand ils ont mis Graindorge en prison... Plus tard, j'ai un peu traîné avec les mouvements anars. Quand ce militantisme se retrouve dans la musique mais sous forme manichéenne ou didactique, c'est chiant, il faut que ça soit distillé. Là, Renaud a été mon maître à écrire, même si je le bousille dans *Pas de justice* et un autre texte. Renaud, NTM... Marley, qui se trouve entre « peace, love, unity » et « marche pas sur mes pieds ». Donc oui, j'avais quand même envie de faire passer un message de rébellion : on est dans une période trouble, au niveau des valeurs, de nos conditions de vie...

w.facebook.com/umanist

RENCONTRE JAZZ FUSION

Orchestra Nazionale Della Luna

Manu Hermia n'est pas avare de projets. Slang, le Murmure de l'Orient, Jazz For Kids, deux trios, un quintet, sans oublier DAHM ou ses collaborations avec Majid Bekkas. Il est sur tous les fronts. Le voici en co-leader avec le finlandais Kari Ikonen dans un groupe au nom aussi étonnant que sa musique : Orchestra Nazionale Della Luna. Rencontre avec Manuel Hermia.

JACQUES PROUVOST



© Marië G. Lagendijk

OBJECTIF LUNE

Un trio, avec Manolo Cabras et Joao Lobo, dans un cadre que l'on se fixe, on essaie de réintégrer une certaine notion du free jazz. Avec Sylvain Darrifourcq et Valentin Ceccaldi, dans un esprit jazz mais sans le swing, on essaie de s'inspirer de formes contemporaines avec une énergie qui frôle parfois celle du rock. Avec Orchestra Nazionale Della Luna, je pense qu'il y a un enracinement plus clair dans le jazz traditionnel. Il y a un piano, un sax, une batterie et une basse, il y a du swing, des grilles d'accords, bref, un environnement classique que l'on essaie d'éclater. On intègre aussi la musique du monde avec le bansuri ou l'électro avec le moog. Et puis il y a une rythmique puissante, avec Teun Verbruggen et Sébastien Boisseau, qui bouscule les tempos et propose des ouvertures incessantes. C'est très libre, on ne sait jamais où cela va aller, mais on sait qu'on peut tout se permettre et que lorsque quelqu'un y va, on y va ensemble.

RENCONTRE D'UN CERTAIN TYPE

J'ai rencontré Kari Ikonen à Budapest lors d'un workshop où une quarantaine de musiciens, qui ne se connaissaient pas, étaient invités à jouer ensemble. Il y avait 9 groupes de 5 personnes qui avaient trois ou quatre jours pour répéter avant de partir en tournée dans différents pays d'Europe. Kari et moi n'étions pas dans le même groupe mais on voyageait ensemble, on se côtoyait, on

jammait et on s'est découvert une affinité humaine et musicale évidente. On s'est promis de faire quelque chose ensemble.

MISE EN ORBITE

À Brême, lors de Jazzahead, on a discuté avec Teun, que Kari ne connaissait pas, et on a vite pensé à Sébastien avec qui on avait tous envie de jouer. J'ai alors organisé 4 jours de résidence à l'Espace Columban à Wavre. On était ensemble 24 heures sur 24, ce qui était une situation privilégiée car on pouvait décider de jouer ensemble à une heure du matin si on le voulait. On avait plein de compos, anciennes ou écrites spécialement pour ce projet. Cela a marché, on a enregistré huit mois plus tard.

L'ODYSSÉE

À Jazzahead, je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de musiciens, beaucoup de projets, beaucoup d'écoles aussi qui enseignent la base du jazz. Moi, j'adore jouer des standards, mais si on se limite à ça, on ne va pas sortir des frontières, on ne va pas pouvoir se démarquer. Je suis partisan du fait d'avoir des racines dans le jazz, de savoir s'inscrire dans cette culture qui a un bon siècle maintenant. Mais il faut pouvoir se démarquer et avoir un propos personnel. C'est ce que l'on cherche avec ce groupe : une identité. Moi, j'aime les bands où les gens ne sont pas interchangeables. C'est l'individu qui fait le son. D'où l'importance de trouver des alchimies humaines qui fonctionnent.

LA GALAXIE

Je pense la musique comme un matériau. J'ai envie, quand je fais du jazz, d'avoir la musique indienne, arabe ou africaine dans mon sac à dos et de l'utiliser comme je veux. Je n'ai pas envie que ce soit nécessairement lisible. Cela doit s'incorporer à la musique, à l'esprit. Que ce soit des modes, des couleurs, qu'il y ait des accords ou pas, des cris, des bruitages, il faut juste savoir comment intégrer ces moments de liberté dans un morceau. L'envie de susciter une émotion est à la base du choix de ces matériaux. J'aime les extrêmes. Les moments interiorisés, très planants et, d'un autre côté, une extériorisation débridée.

NOM DE MISSION

L'humour finlandais est aussi décalé et sur-réaliste que le belge. C'est Kari qui a proposé le nom du groupe. On a assumé, on a creusé l'idée. On s'est inventé une bio. On a fait une photo qui se référerait aux phases de la lune. Cela nous correspond bien : on n'a pas d'identité nationale car on vient de France, de Finlande, il y a un francophone et un néerlandophone, il y a un côté fellinien dans la musique. C'est un nom qui porte le projet. Comme pour un groupe de rock. Nous, on vient simplement de la lune!

Orchestra Nazionale Della Luna
Jazz Avatars

.....
www.manuel-hermia.com
www.kariikonon.com
.....

RENCONTRE JAZZ

Éric Legnini

LE RETOUR DE BEATMAN

Waxx Up est peut-être le disque le plus produit d'Éric Legnini, le plus soul, le plus R&B et, sans doute aussi, le plus éloigné du jazz auquel il nous avait habitués. Pourtant, de *Miss Soul* à *Sing Twice*, on sentait le bateau dériver peu à peu. Avec l'album qu'il vient de sortir avec Franck Agulhon à la batterie, Daniel Roméo à la basse électrique, une poignée de soufflants et une pléiade de chanteurs et chanteuses, le pianiste belge a décidé de larguer plus franchement les amarres.

JACQUES PROUVOST

À la fin d'une journée promo marathon, c'est devant une vraie pizza italienne que l'on retrouve l'infatigable Éric Legnini, sourire aux lèvres, baskets rouges aux pieds, survêt' streetwear sur le dos pour parler de cet album qui lui ressemble tant. *Je voulais faire un disque à partir de la musique que j'écoute tous les jours, c'est-à-dire de la soul et surtout du hip-hop. On a toujours un peu senti cette influence dans mon écriture mais jamais au premier degré. Ici, je voulais l'affirmer plus franchement.*

C'est vrai que lorsqu'il est parti à New York, alors qu'il n'avait que 18 ans, il avait dans les oreilles du rap, du hip-hop, Miles et Coltrane. Et, inconsciemment, il se demandait déjà comment faire cohabiter ces amours impossibles. Dix ans plus tard, Miles lui donnait quelques clés avec *Doo-Bop*.

Depuis, ce n'est pas un secret, ce rêve lui trotte dans la tête. Mais le jazz lui colle à la peau. Un pianiste aussi doué que lui se fait vite remarquer et embarquer pour la France. *Je jouais au Sounds à Bruxelles avec Stefano Di Battista et Flavio Boltro. Ils m'ont proposé de les rejoindre à Paris pour monter un groupe et j'ai dit oui sans presque réfléchir.* Là-bas, tout s'enchaîne assez vite. Il a la chance de tomber sur les bonnes personnes au bon moment. *Ce sont des rencontres, rarement des calculs*, assure-t-il. Le batteur André Ceccarelli l'emmène aux célèbres Stu-

dios Ferber. Il y fait de nombreuses séances avec les plus célèbres chanteurs français. *Un jour, Claude Nougaro est venu vers moi et m'a demandé de réaliser ce qui sera son dernier album. Il voulait que ce soit jazz, mais que cela sonne plus urbain aussi. C'était un honneur et un challenge. Et c'est grâce à cet album qu'on m'a découvert en tant que producteur et arrangeur.* Aux Studios Ferber, Legnini a sa petite pièce à lui où il « fait » des sons. Curieusement, des chanteurs de hip-hop lui demandent de les produire. Il devient alors Mister Moogoo, beatmaker. *Je me suis vu travailler avec Soprano à ses débuts, avec Yousoupha, Sinik ou Kayna Samet, qui reste une référence pour les plus jeunes encore actuellement. Je pouvais très bien être en studio avec Diam's la journée et me retrouver dans des clubs de jazz le soir. Je travaillais dans deux mondes assez différents, mais j'aimais ça.*

LEADER AGAIN

Il joue avec la crème des jazzmen, coiffe plusieurs casquettes - producteur, arrangeur, sideman - et sort finalement en 2006 le premier disque d'une série qui définira un peu plus sa ligne musicale. *Miss Soul, Big Boogaloo et Trippin'* préparent le terrain à une autre de ses obsessions : la voix. Il invite alors Krystle Warren sur *The Vox*, puis Hugh Coltman et Mamani Keita sur *Sing Twice*. Ce n'est qu'un début. *Honnêtement j'essaie d'aller là où je veux aller. Mais parfois, je l'avoue, j'ai des craintes et j'ai peur de sortir du cercle dans lequel je me suis inscrit.*



© Philip Ducap Fine Art Photography

Alors qu'il se met en mode écriture, Ibrahim Maalouf vient le chercher pour travailler sur son album *Red & Black Light* où il retrouve de vieux amis belges, François Delporte et Stéphane Galland.

J'avais rencontré Ibrahim, il y a plus de douze ans lors d'un festival Gnawa au Maroc. On a jammé ensemble là-bas. On s'est revu bien plus tard, on a sympathisé. Il m'avait envoyé une chouette message après un concert que j'avais donné sur TSF et avait déjà proposé de faire quelque chose ensemble. Et voilà notre claviériste parti pour une longue et épuisante tournée à travers le monde avec Ibrahim Maalouf. C'était assez fou. On faisait la tournée des Zénith et, en même temps, je bossais sur mon album. C'est un peu le trompettiste franco-libanais qui le pousse à aller au bout de ses idées, à intégrer plus franchement l'autre musique qui le fait vibrer : le hip-hop. Le déclic a aussi été provoqué par les albums de Kendrick Lamar et de Anderson .Paak. Il n'y a pas que des rythmes programmés chez eux, c'est plus joué. Et puis, il y a une grande incursion dans le jazz et surtout la soul. J'avais envie d'aller là-dedans. Partir du hip-hop et intégrer de la soul et du jazz plutôt que l'inverse. Utiliser cette énergie musicale-là.

WAXX UP

Dans son studio à Paris il peaufine ses maquettes, demande à Hugh Coltman d'écrire les paroles, refile une pile de disques références à Franck Agulhon pour qu'il s'im-

prègne de l'esprit, se l'approprie, le réinvente. Demande à Daniel Roméo d'y ajouter sa patte. *Chaque séance de travail commençait par l'écoute d'un vinyle que je prenais dans ma collection. Cela pouvait aller de la soul la plus connue à de la musique très « niche ». Mon inspiration vient de ma culture discographique. Le but n'était pas de sampler comme dans le rap, ni de m'inspirer harmoniquement des morceaux, mais plutôt de trouver une couleur, un esprit ou une énergie. Parfois un simple bridge m'inspirait.*

Il envoie à des chanteurs des maquettes très abouties avec la voix de Hugh Coltman dessus. Ce qui en déstabilise plus d'un. Mais la sélection se fait. Naturellement. *Charles X, ce n'était pas gagné d'avance car il avait cartonné en France, mais il a aimé l'univers. Nightbird est parti chez quatre ou cinq chanteurs et on a gardé la version avec Mathieu Boogaerts. J'ai contacté Michelle Willis que j'avais rencontrée à la première partie de Snarky Puppy à la Cigale. Elle a accepté et a même écrit deux morceaux pour l'album. Daniel m'a fait rencontrer Anaëlle Potdevin, qui a un grain de voix formidable.*

On y retrouve encore Nathalie Williams sur le très beau *Living Tomorrow* et bien entendu Hugh Coltman. Et puis, il y a aussi Yael Naim ! *Cela s'est fait en dernière minute. J'ai envoyé l'album à David Donatien et Yael, qui sont des amis de longue date. Yael a proposé d'écrire un morceau. J'ai demandé à Franck d'improviser sur un tempo et quelques phrases de piano que j'avais préparées. C'est devenu l'ossature de Despair. On a ensuite monté la chanson, on s'est mis d'accord sur une mélodie et elle a écrit les paroles. C'est le seul morceau qui s'est vraiment construit en duo, avec plein d'allers-retours. C'est devenu le single et on en a même profité pour en faire un clip en animation.*

Éric Legnini parlerait encore des heures de ce projet, mais son train pour Paris l'attend. La machine est lancée. Place au groove. Place à la scène et aux tournées en France (Marcillac, entre autres) et en Belgique (Liège et Dinant pour commencer, d'autres dates suivront). Oui, The Beatman est de retour.



Éric Legnini

Wax Up
Anteprima Productions

www.ericlegnini.com



RENCONTRE NÉO-CLASSIQUE

Catherine Graindorge

RELATION LONGUE DISTANCE

Violoniste du groupe Nox, Catherine Graindorge a joué dans *Venus* avec Marc A. Huyghens et participé au *Détroit* de Pascal Humbert et Bertrand Cantat. Aperçue sur scène en présence de John Parish, elle opère également en solitaire. Entre un premier album solo et quelques bandes originales pour l'industrie du cinéma, elle s'associe à Hugo Race pour esquisser les chansons de *Long Distance Operators*, effort collaboratif dont la beauté tient autant au timbre bouleversant de l'Australien qu'aux frottements d'un archet parfaitement maîtrisé.

NICOLAS ALSTEEN

Pour le moins atypique, la trajectoire musicale de Catherine Graindorge prend racine à Bruxelles où, dès le plus jeune âge, elle entame une formation classique. Entre solfège et cours de violon à l'académie, la musicienne se perfectionne au contact d'une prof polonaise qui pousse l'élève à entrer au conservatoire. *Mais à dix-huit ans, la perspective de faire car-*

*rière dans la musique classique m'angoissait. S'en tenir religieusement aux partitions, ça ne me correspondait pas vraiment. J'ai donc coupé la poire en deux en optant pour musicologie à l'ULB. Mais ces études, c'est tout... sauf l'apprentissage de la vie ! J'ai alors bifurqué vers l'IAD section théâtre. En sortant de là, j'ai joué dans une pièce où on m'a demandé de jouer du violon. De fil en aiguille, l'envie de revenir à mon instrument de prédilection est revenue. J'avais besoin d'un incitant. Impliquée dans les idées originales de Nox, trois lettres derrière lesquelles se cache un trio violon-basse-batterie, l'artiste s'échappe en solitaire dès 2010. Le déclencheur ? C'est *Animal*, une création collective mise en scène par Virginie Thirion autour de Pietro Pizzuti. Pour laquelle j'ai composé les morceaux qui allaient structurer les bases de mon premier album (*The Secret of us All*). Les morceaux du récent *Long Distance Operators* s'inscrivent eux dans le prolongement d'une relation amicale avec Hugo Race, artiste aperçu avec Nick Cave aux premières heures des *Bad Seeds*, mais aussi en solo, en groupe (*DirtMusic*) ou en compagnie de valeureux touaregs (*Tamikrest*). Je l'ai rencontré via Facebook. Un jour, je lui ai envoyé un lien vidéo d'une de mes compos. Il m'a répondu : Super. On devrait jouer ensemble ! J'ai sauté sur l'occasion !*

Octobre 2011. De passage à Bruxelles, l'Australien enregistre deux morceaux avec la violoniste. Catherine et Hugo entament alors une partie de ping-pong à distance. Entre Bruxelles et Melbourne. Les échanges sont lointains, mais toujours soutenus. *En moyenne, on se voyait deux fois par an. À l'été 2013, le duo se retrouve sous le ciel d'Italie où il met en boîte ce qui ressemble de plus en plus à un véritable album. En novembre 2015, *Long Distance Operators* est officiellement achevé. Pourquoi sort-il seulement aujourd'hui ? Parce qu'Hugo a beaucoup de projets sur le feu. Tous les gens qui connaissent Hugo Race disent que c'est très différent de ce qu'il fait habituellement. Sans doute parce qu'il est parti de mon univers pour écrire les textes. Pour moi, *Long Distance Operators* est un disque métaphysique. Il est porté vers les cieux, les mystères de l'existence. Il parle de l'immortalité, des liens de fraternité, de la perte, de l'amour : des thèmes qui me sont proches et qui résonnent aussi chez Hugo Race. Sombre, mélancolique, la voix de baryton de l'Australien s'élève par-dessus le violon pour libérer des émotions intenses, des chansons lourdes de sens. La grande classe.*

Catherine Graindorge / Hugo Race
Long Distance Operators
Sub Rosa



TRAJECTOIRE

Philippe Pierlot

CHERCHEUR TOUJOURS PASSIONNÉ

Depuis plus de trente ans, Philippe Pierlot reste fidèle aux fondements de son ensemble, Ricercar : chercher, rechercher – encore et toujours avec le même feu et la même rigueur – le répertoire, les instruments du monde en résonance avec la viole ou les interprétations...

ELSA DE LACERDA

« On ne s'ennuie jamais quand on est dans le sublime ! »

En 1985, Philippe Pierlot crée avec Bernard Foccroulle et François Fernandez « Ricercar ». Au départ, il ne s'agit pas d'un ensemble, l'aventure se voulant avant tout discographique. Faire découvrir à travers des enregistrements, des répertoires insolites, peu connus qui valent le détour. On est en plein « boum » du baroque : des pans de musiques du 17^e siècle sont encore à exhumer, le répertoire est vaste, on lit les traités, recherche les sonorités de l'époque, un foisonnement extraordinaire dans lequel Philippe Pierlot et ses comparses vont apporter leur pierre à ce bel édifice.

Fin des années 90, Philippe Pierlot prend la direction de l'ensemble. Dans les années qui suivent, le Ricercar Consort donnera *Il Ritorno di Ulisse* mis en scène par William Kentrige, véritable bijou d'intemporalité et de poésie qui poursuit son chemin – repris récemment à New York au Lincoln Center et en Corée – et qui n'a pas fini de faire parler de lui.

Du *Grand Carrousel* en 2000, des amours foudroyantes de *Sémélé* de Marin Marais ou du triomphe que fut *Tous les matins du monde* d'Alain Corneau, autant de projets vivifiants qui feront très vite du Ricercar, un ensemble incontournable au rayonnement international.

C'est dans la continuité de ce joyeux tourbillon que le Ricercar Consort sera repéré par le pape français des concerts, alias René Martin, qui fera très vite du Ricercar, son ensemble belge par excellence. Présent chaque année à la *Folle Journée de Nantes*, au Japon, et dans les différentes « antennes du festival », le Ricercar Consort marquera aussi l'histoire du label Mirare puisqu'il en proposera le premier opus, un cd consacré à la vision de la mort dans l'Allemagne protestante, le très beau *De Aeternitate* avec le concours de Carlos Mena et qui fut dans la foulée « Diapason d'Or » et « Choc du Monde de La Musique ».

La collaboration avec Mirare change la

donne. Philippe Pierlot et ses musiciens s'illustrent désormais dans les standards de la musique baroque : *Stabat Mater* de Pergolèse, *Magnificat* et *Passions* de Bach.

C'est alors, dans un souci à la fois d'indépendance mais aussi dans l'esprit toujours vivant de recherche, que Philippe Pierlot crée avec Rainer Zipperling et François Fernandez le label Flora, une coopérative qui présente des projets plus personnels et singuliers. Si la crise du disque pointe déjà le bout de son nez dans les années 2000, l'activité du concert explose pour le Ricercar Consort mais Philippe Pierlot, toujours animé par la passion et la découverte sort un à deux disques par an.

Gérer un label est un travail titanesque mais Philippe Pierlot n'est pas du genre à se laisser abattre, l'enthousiasme est présent, plus que jamais et les projets se suivent et ne se ressemblent pas, des bébés qui voient le jour tous les 9, 12 mois. Être musicien est une identité, un état, une conscience, toujours en éveil.

Où, la « mode » du baroque est peut-être derrière nous, mais sa révolution n'est pas terminée, scande fièrement Philippe Pierlot. *Le travail n'est jamais fini et je suis un grand optimiste et travailleur.*

De nombreux ensembles voient le jour, certains ont à leur actif de grosses machines de diffusion, de communication, de marketing, mais pour Philippe Pierlot, ce qui compte, c'est la pérennité et une déontologie dans le travail. Beaucoup de jeunes font à ses yeux un travail très sérieux, nourri de réflexion et sont portés par les recherches des aînés.

Collaborant en 2011 et 2013 avec des artistes issus du Conservatoire de Pékin dans le cadre d'une rencontre entre instruments baroques européens et traditionnels Chinois, Philippe Pierlot a suscité des créations contemporaines pour les deux types d'instruments.

Il est professeur aux Conservatoires de Bruxelles et La Haye. Si le niveau n'était pas forcément excellent, il y a une dizaine d'an-

PHILIPPE PIERLOT INSOLITE

Quand j'étais petit, je voulais être vétérinaire!

Il vit en Ardenne où il élève ses oies et ses enfants. C'est par cette note d'humour que se conclut sa biographie. Dans la région de Spa où il réside, dans son jardin, son verger, son potager, Philippe Pierlot, entre deux tournées, est entouré de nature et de bois magnifiques. Il aime la cuisine et la nature. Comment ne pas allier les deux plaisirs ? Il affectionne aussi la gastronomie japonaise. Les internautes curieux trouveront d'ailleurs sur la toile une photo de Philippe Pierlot en train de s'attaquer à une tête de thon (*Un morceau souvent jeté par les poissonniers, et qui est pourtant l'un des plus délicieux. Au Japon, c'est l'un des morceaux les plus recherchés que l'on déguste cru au cuit au four et qui est rempli de chair !*).

Autre passion, partagée aussi avec Brigitte, sa femme : Philippe Pierlot aime le monde du textile et il a même appris à tricoter !

Ses musiciens, ingénieurs du son, ses amis disent de lui qu'il est la « cool attitude » et qu'il ne se presse jamais. Tout est dans le partage, la générosité et la simplicité. Partout où il va, il s'adonne aux traditions locales, apprend les bons petits plats du coin. Il a gardé une curiosité sans limites, presque enfantine et puis – on vous aura gardé le meilleur pour la fin – chez Philippe Pierlot, ça sent tout le temps bon dans la maison...

TRAVAILLER DANS L'ARTISANAT

On n'échappe jamais à tout l'aspect organisationnel d'une structure. Avec mon épouse Brigitte, nous gérons le Ricercar depuis plus de quinze ans. Le plus simple, c'est de s'asseoir et de jouer ! Nous devons nous adapter aux réalités d'aujourd'hui, faire face à la crise du disque, être présent sur les réseaux sociaux, communiquer dans un monde où tout va si vite et où la concurrence est bel et bien présente. Nous travaillons parfois sur certains programmes avec des musiciens de 10, 15 nationalités différentes. L'organisation des répétitions et des voyages est parfois aventureuse et compliquée. Sans parler des instruments qu'il faut déplacer dans le monde entier. Nous voulons rester une petite structure et avoir un contact privilégié avec tous. Ne pas être dans un rapport d'autorité avec l'autre. Écouter les besoins de chacun et tenter de les satisfaire. La peur du vide, je l'aurai toujours, je ne refuse pas de concerts, j'organise ma vie privée et mes vacances autour des périodes de travail.

nées, le cursus est aujourd'hui très complet et la formation de qualité. De très bons jeunes gambistes sortent aujourd'hui des Conservatoires.

L'activité du Ricercar a toujours été d'une grande diversité, alliant des programmes très intimes à deux, trois musiciens à des projets de plus grande envergure, au niveau de l'effectif et du répertoire choisi, des collaborations avec chanteurs, le vocal ayant toujours inspiré Pierlot dans son travail en résonance avec la viole de Gambe.



ZOOM

René Costy L'ÉLECTRON LIBRE

Violoniste virtuose, prof, chef d'orchestre, compositeur de musiques de films érotiques, sonorisateur de documentaires pour le service public, le Bruxellois René Costy est un éclairé, limite illuminé : une figure mythique du jazz psychédélique, un avant-gardiste découvert par Howie B. (Björk, Tricky, U2) et ressuscité par quelques visionnaires de la scène hip-hop (J Dilla, Common). Puits de samples, coffre remplis de trésors sonores, la discographie de cet illustre inconnu refait aujourd'hui surface par l'entremise d'une double compilation essentielle. Vingt ans après sa disparition, Larsen part sur les traces de ce génie anticonformiste, féru de whisky distillé dans les règles de l'art et grand fumeur de cigares.

NICOLAS ALSTEEN

21 avril 1997. René Costy s'éteint paisiblement du côté de Dottignies, dans la région mouscronnoise. Violoniste de renom, compositeur et professeur, l'homme laisse derrière lui une œuvre colossale. Stockées dans les greniers de la famille à son décès, ses productions profitent d'un repos bien mérité pendant qu'à l'autre bout du globe, des archéologues exhument les trésors enregistrés par le maître. À Londres, Howie B. – qui vient de produire les disques de Björk (*Post*), Tricky (*Maxinquaye*) et U2 (*Pop*) – s'affaire en solo en marge des studios, occupant son temps libre chez les petits disquaires avec l'espoir d'y déguster quelques perles rares. Durant ses fouilles, il met la main sur *Scrabble*, ouvrage funk-jazz signé Costy. Le Britannique en distille les instrumentaux pour échafauder un morceau (*Switch*) de son propre album, le classique *Turn The Dark Off*. Depuis, des samples de *Scrabble* bourgeonnent de l'autre côté de l'Atlantique. Aux USA, J Dilla et Common ont, eux aussi, pigé comment recycler le travail de cet énigmatique musicien bruxellois...

Printemps 2014. Loin du rap et des productions trip hop, Michel Costy reçoit un appel de sa fille. En plein déménagement, celle-ci souhaite se débarrasser de breloques, notamment des vieilles boîtes héritées de papy. Intrigué, le fils de René Costy déballe les cartons et découvre des centaines d'heures d'enregistrement : quatre cents bandes originales, numérotées, classées par année, avec titres et minutages des compos à l'appui. *J'ai passé des semaines à écouter tout ça*, raconte ce dernier. *Dans un premier temps, j'ai cherché à digitaliser ces trouvailles. Dans la foulée, un label gantois (SDBAN - ndr) est venu m'expliquer que de nombreux jeunes écoutaient la musique de mon père via des samples utilisés ici et là. Au début, je n'y croyais pas.* Aujourd'hui, une rétrospective (*Expectancy*) consacrée à René Costy rassemble vingt-huit titres au groove implacable. Entre jazz, funk, musique classique, expérimentations électroniques et grand trip cinématographique, cette double compilation met en lumière les avancées d'un géant de la musique belge. Mais qui était René Costy ?

Son histoire commence en Angleterre où sa famille, originaire de Verviers, avait trouvé refuge pendant la guerre, retrace son seul et unique rejeton. Le petit René voit le jour à Hammersmith, en périphérie londonienne. Il naît le 31 janvier 1917 avec un peu de retard sur les prévisions et beaucoup d'avance sur la courbe de croissance : 5,6 kg sur la balance. Soit un bébé qui pèse pour un bonhomme qui va compter... En 1920, la famille Costy retrouve Verviers, avant de prendre la direction de Bruxelles sous l'impulsion d'illustres professeurs de violon (Joseph Jongen et Mathieu Crickboom en tête), persuadés des capacités hors-normes du garçon. Diplômé du Conservatoire de Bruxelles, René Costy multiplie les distinctions, empoche le Stradivarius royal et devient premier violon du Quatuor Reine Élisabeth. Mais en 1940, la guerre met un terme à cette ascension fulgurante. À la demande expresse du Roi, la formation continue néanmoins de jouer sous l'occupation. En 1943, un maréchal de l'armée nazie est assassiné en pleine rue. Une veillée funéraire est organisée. Réquisitionné pour l'occasion, le Quatuor Reine Élisabeth refuse de se produire dans ce contexte. Mitraillées dans le dos, les musiciens acceptent finalement de jouer derrière un rideau, à l'abri des regards. *À la fin du conflit, un de mes oncles s'est mis en tête de dénoncer le Quatuor pour collaboration.* Pendant quatre ans, René Costy est ainsi interdit de concerts. Mis au ban de la musique classique, l'homme prête alors son cœur à une jeune femme d'origine tzigane. Les tourtereaux se marient en 1950, année de *Transylvania/Moldavia*, première œuvre originale signée Costy. *Il la compose pour les beaux yeux de ma mère. C'est sa façon à lui d'exprimer son amour, de marquer son intérêt pour une culture différente de la sienne.* À partir de là, quelques jazzmen se penchent sur les idées transversales développées par le violoniste. Dès 1954, René Costy se met à répéter

avec le pianiste Gus Decock, le trompettiste Jeannot Morales et un jeune guitariste qui se passionne pour l'harmonica, un certain Toots Thielemans... Esprit curieux, Costy voit le jazz comme une façon d'échapper à la rigidité des œuvres classiques, à l'austérité imposée par les partitions. Parallèlement à cette nouvelle passion, l'artiste est appelé à diriger l'orchestre de l'Atomium à l'occasion de l'Exposition universelle. Côté jazz, il donne vie à plusieurs groupes, dont le fameux René Costy & Son Orchestre. *Le matin, il répétait dans son studio, porte fermée à clef avec un écriteau « Silence, je répète! ». En fin d'après-midi, ses copains jazzmen débarquaient à la maison. Là, il n'était absolument plus question de silence... Ça balançait du gros son en buvant et fumant jusqu'à des heures improbables. Quand les jazzmen terminaient la répétition, sur le coup de 4 heures, mon père disait toujours: Maintenant, on va se rincer les oreilles! Et il passait le Requiem de Fauré à fond les ballons... La police débarquait régulièrement pour lui demander de baisser d'un ton. Mon père pouvait aller se coucher n'importe quand, le lendemain, à sept heures, il se chauffait les doigts en jouant une pièce de Jean-Sébastien Bach, son héros.*

En désaccord avec les méthodes d'apprentissage du Conservatoire, René Costy s'écarte des règles de l'enseignement traditionnel pour mettre en place un cycle de cours particuliers, très particuliers... *J'ai vu des gens venir d'Israël, d'Argentine, des États-Unis ou du Japon. Pour ma mère et moi, ces visites constituaient de grands moments d'appréhension. Car, pour mon père, c'était toujours blanc ou noir, bon ou mauvais. Ça ne le traumatisait absolument pas de savoir qu'un élève avait fait cinq jours de voyage pour venir le voir. S'il considérait qu'un jeune artiste était de niveau moyen, il le renvoyait sur le champ. Je l'ai même entendu conseiller à certains violonistes de changer de métier! À côté de ça, dès qu'il tombait sur un petit virtuose, il prenait le temps d'apprécier ses qualités. Il arrivait qu'il se pose en admiration devant un élève, cigare au bec et verre de whisky à la main.*

69 ANNÉE ÉROTIQUE

En 1962, René Costy entre à la RTB (ancêtre de la RTBF) comme sonorisateur. Mais, deux ans plus tard, il se montre réticent à l'idée d'habiller les émissions avec la musique des autres. Dès lors, il prend les choses en main, enregistrant ses premières bandes originales pour des documentaires. Cette expérience marque une nouvelle transition dans la vie du compositeur. En mettant sa musique au service de l'image, René Costy juxtapose visions cinématographiques et ambitions orchestrales dans des œuvres malicieusement hybrides. Bientôt, ce savoir-faire l'amène dans le monde du cinéma. *Il a notamment composé la musique d'un film porno*, explique son fils. *À Bruxelles, le film était programmé au Nova. Mais papa ne voulait pas assister à la séance... Alors, il a envoyé son pianiste en repérage, lui demandant de minuter tous les passages instrumentaux. Mon père se montrait méfiant à l'égard de ses employeurs et des sociétés de droits d'auteur. Du coup, il rentrait lui-même ses déclarations mensuelles à la seconde près. Il était méticuleux, control freak. Il pouvait sembler radin. Paradoxalement, il multipliait les concerts de charité pour la Croix-Rouge et autres bonnes œuvres. Il avait le cœur sur la main, mais gardait toujours un œil sur son portefeuille.*

Entre musique classique, jazz, cours de violon, sonorisation télévisuelle et compositions pour l'industrie du cinéma, René Costy avait pour habitude de remiser son violon pendant tout le mois de juillet, histoire de passer du bon temps au Cap d'Agde. Loin de tout, il se focalisait alors sur l'essentiel : le soleil, la mer, le pastis et les boules. *La photo qui illustre la pochette de la double compilation a d'ailleurs été prise durant nos vacances là-bas*, explique le fiston. En 1980, à l'approche de ses septante ans, René Costy commence à souffrir d'arthrose. Affaibli au niveau des articulations, il décide de baisser pavillon, préférant abandonner le violon que de le pratiquer approximativement. *Car, pour lui, la musique était comme une opération chirurgicale : on ne pouvait pas se loucher, sous peine de tuer le patient.*

ZOOM

Le coaching musical

LE PIED SUR L'ACCÉLÉRATEUR



© BEYNAERTS

Sortir du lot en tant que musicien demande aujourd'hui non seulement d'exceller d'un coup sur scène mais aussi de devenir un communicant hors-pair, le tout à une vitesse inouïe. Pour aiguïser l'intérêt du public et de la critique, pouvoir bénéficier de l'expérience de professionnels aguerris s'avère souvent payant. Larsen fait le point sur les encadrements en Fédération Wallonie-Bruxelles.

ANNE-LISE REMACLE

Créé en 2012 à l'initiative de Denis Gerardy comme une excroissance de son voisin parisien, le Studio des Variétés Wallonie-Bruxelles a pour mission d'aider les artistes bénéficiant déjà d'un certain entourage professionnel à développer leurs compétences liées aux arts de la scène.

La structure a récemment opéré un lifting, nécessaire pour enlever l'ambiguïté d'un nom (ni studio d'enregistrement, ni variété) et pour asseoir un positionnement propre par rapport à la France : un nouveau logo sous forme d'ADN et un nouveau maître d'œuvre (aussi bien coach scénique que directeur artistique), en la personne de Michaël Larivière aka Redboy (des groupes My Little Cheap Dictaphone ou Hollywood Porn Stars).

Figure-pivot en Fédération Wallonie-Bruxelles (comme musicien, membre fondateur du label JauneOrange ou encore comme producteur de Roscoe), investi dans le coaching depuis huit ans et formé par l'antenne parisienne, Redboy a ainsi à cœur d'étoffer une nouvelle équipe de coaches, tous issus du terreau belge, et de développer les propres outils de l'association, histoire de minimiser les coûts et d'encadrer davantage de projets (entre 25 et 30 groupes suivis par an) mais aussi de répondre aux spécificités saillantes de notre scène, entre autres en musiques urbaines. *On collabore avec Kaer de Starflam. Il y a de plus en plus de demandes en hip-hop, comme Roméo Elvis ou comme Damso qui se retrouvent à faire d'énormes scènes sans avoir fait beaucoup de rodage. L'important pour coacher, c'est d'avoir les bons codes pour chaque genre. Kaer pratique l'accompagnement depuis une quinzaine d'années.*

L'équipe est également renforcée par une nouvelle intervenante en coaching chant, Birgid Volens, véritable couteau suisse. *Nous avons reçu beaucoup de candidatures. Elle est assez incroyable. Elle a une formation de chanteuse lyrique, mais se produit aussi en jazz. Elle a aussi fait du métal, du punk et même du chant asiatique. Elle a une technique vraiment basée sur le corporel et on peut aussi bien lui confier Jean Jass & Caballero que Noa Moon.*

Devenir la boîte à outils ad hoc ou le tremplin qui fera passer des musiciens à l'étape supérieure, nécessite, selon Michael Larivière, non seulement de rester à leur écoute mais aussi à celle de leur entourage professionnel. *On nous mentionne souvent des freins en Flandre ou à l'étranger, dus à un problème d'anglais hasardeux. Nous faisons appel à Theo Clark, un parolier écossais qui travaille aussi bien sur l'accent et la phonétique que sur la vérification des textes. C'est plus utile de le rencontrer avant le passage en studio : quand les erreurs se sont enracinées, c'est plus difficile d'en sortir.*

Après contact par formulaire, se tient une première discussion informelle avec l'équipe pour cerner davantage les besoins et priorités et proposer aux musiciens un plan d'accompagnement sur mesure pour une durée d'un an. *Ce qui fonctionne c'est de se mettre à la hauteur de l'artiste. Il faut être dans la suggestion, mettre en confiance. C'est lui qui va trouver les clés, affirme Redboy. Cerise sur le gâteau, ces formations sont entièrement gratuites grâce au soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et d'autres partenaires.*

C'est un parcours à la carte qu'a suivi RIVE, duo d'électro-pop en français – et auteur d'un premier EP *Vermillon* – au sortir de leur deuxième place au concours Du F. dans le texte en mars 2016. Juliette Bossé, chanteuse, insiste sur l'importance qu'a eue cette prise en main précoce : *L'urgence pour nous, c'était d'avoir un regard sur l'ébauche de live qu'on proposait. Nous avons gagné une présence à plusieurs festivals et il nous fallait étoffer notre set pour parvenir à une de-*

mi-heure. La stratégie adoptée se fait finalement large et variée : Nous avons eu une résidence scénique à la Madeleine et moi, dix heures de chant avec Birgid Volens. Avec eux deux, nous avons beaucoup travaillé sur le sens induit par les textes, sur l'interprétation, sur l'intention. Cela nous a permis de gagner un temps précieux et d'aborder les scènes de lété beaucoup plus conscients et confiants. Un coup de pouce porteur, puisque RIVE remporta en août le premier prix des Franc'off. À ces ateliers pratiques s'est ajouté un coaching interview avec Luc Lorfèvre (Moustique) et media avec Valérie Dumont (This Side Up). Cela nous a permis très tôt de savoir comment défendre le projet, quel message faire passer. Une expérience riche dont le groupe fera son miel pour l'enregistrement de son EP et la communication à sa sortie : Nous avons appris à anticiper pour que le projet continue à vivre longtemps et nous sommes désormais dans une démarche de coaching permanent.

Cette impression constructive de limites repoussées, est partagée par Simon Fontaine, batteur de Pale Grey. Le groupe liégeois – qui sortira le 12 mai un nouvel EP – a récemment été accompagné par Benjamin Georjon. *Il est comédien de profession et a une solide expérience, donc il nous a amené une tout autre vision de la scène et de nouvelles perspectives pour s'y sentir mieux. Parmi les derniers accueillis par le Studio des Variétés, on compte aussi Piano Club, Noa Moon, Leaf House et les prochains sur les rangs seront Balimurphy ou Valko.*

On s'étonnera peut-être de trouver très peu de groupes de jazz ou de musique world. *Pour la scène world, il y avait de la demande avant mon arrivée, nous dira Michaël Larivière. Mais c'est parfois difficile de rassembler l'entiereté du groupe et de pouvoir assurer un bon suivi. Il nous faut aussi trouver les coaches adéquats. Pour les jazzmen, je serais vraiment partant mais on se rend compte que ce sont eux qui n'ont pas trop envie de flirter avec ça. Ils sont centrés sur leur bulle : eux et leur instrument. Ce sont généralement les projets modernes ou fusion qui seront davantage ouverts au rapport au public.*

Si le mot « coach » a été popularisé par des émissions de télé-crochet grand public, nul besoin donc de devoir faire virevolter quatre fauteuils rouges pour espérer bénéficier d'un accompagnement scénique et vocal de qualité... loin du formatage.

ET AILLEURS EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES ?

Parmi les autres initiatives d'accompagnement musical, mentionnons les Francosessions qui, en collaboration avec le Studio des Variétés de Paris et son directeur Philippe Albaret, encadrent 5 groupes sélectionnés sur dossier (et déjà un minimum structurés) et leur délivrent – avec en visée les tournées, festivals et structuration d'un plan de carrière – des ateliers musique, scène et chant, subsidiés par le Festival des Francofolies et la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Toujours en Région wallonne, Nationale 5 fédéralise les forces de 5 structures – Ça balance en province de Liège, Rock's Cool pour la province de Namur, Service de la Diffusion et de l'Animation Culturelles pour la province du Luxembourg, L'Envol des Cités pour le Hainaut et Le Grand Tremplin pour le Brabant wallon – et propose aux musiciens sélectionnés 5 modules d'une durée totale de 2 ans. Leur but ? Donner une autonomie aux groupes, les rendre davantage professionnels et favoriser leur engagement sur des scènes locales et étrangères.

Attention espèces musicales en voie d'appartition ! Du côté des festivals, à Bruxelles cette fois, et toujours en français, Francofaune a développé son propre « parcours ». Une session qui, après audition, octroie à quelques groupes une résidence scénique avec des musiciens-conseils et une programmation au festival.

Signalons enfin que du côté de la musique classique, Chamber Music for Europe, développe des masterclass (notamment de quatuors à cordes) mais aussi des stages comme le BruxAmaMus et destiné aux ensembles amateurs, encadré par Juliette Danel (alto), Naaman Sluchin (violon), Guy Danel (violoncelle) et Jean-Marie Bardèche (piano). La structure participe aussi à la résidence de certains ensembles.



ZOOM

Rage with the machines

Documentaire nébuleux, *Rage* met à l'honneur l'Acid-Techno en l'associant à un idéal politique, celui de l'anarchie. C'est discutable. En revanche, ce qui est sûr, c'est que le sous-genre n'est pas qu'un exercice de style mais tient avant tout du culte, au sens quasi religieux du terme.

30 ans que ça dure et que ça fait danser un public très hardcore, souvent plutôt fier de se « sentir mal », et ce, sur une musique nettement plus proche du punk et de l'industriel que du disco et du jazz électronique.

SERGE COOSEMANS

Bien que parlant principalement d'Acid-Techno, notamment d'un point de vue belge, *Rage* est un très récent documentaire de Dominique Lohlé et Guy-Marc Hinant, par ailleurs tête pensante du label bruxellois Sub Rosa, que l'on aurait tort de prendre pour une suite à *The Sound of Belgium*. Alors que ce dernier contextualisait très clairement la new-beat et pouvait donc fédérer un très large public tant par ses joyeux souvenirs des années 80 que par son aspect « Alain Decaux raconte », *Rage* est en effet beaucoup plus geek et, au fond, relativement discutable. Le film part d'une question simple : « comment parler d'Acid Music ? ». Il y répond en mélangeant philosophie anarchiste, mystique de la rave-party, fascination maniaque pour certains instruments, parmi lesquels le fameux séquenceur TB-303, ainsi que sombres ruminations sociales et quelques extases cathartiques. L'approche est ardue, voire même quelque peu décousue, mais certainement pas idiote. Il reste toutefois permis de ne pas être vraiment d'accord avec ce que raconte *Rage*, d'estimer que sa vision entretient davantage un mythe plutôt que de rendre compte de ce qu'est réellement l'Acid, une musique certes plutôt radicale et qui a pu changer quelques vies, mais dont la dangerosité sociale a tout de même toujours été nettement plus fantasmée qu'effective.

IN THE BEGINNING, THERE WAS HOUSE

La naissance de l'Acid électronique, puisqu'il exista bel et bien de l'Acid-Rock psychédélique durant les sixties/seventies, remonte au milieu des années 80. On ne parle alors pas encore d'Acid-Techno mais bien d'Acid-House, un genre basique, souvent a-mélodique, caractérisé par un beat puissant tiré d'une boîte à rythmes de type TB-909 et auquel on a ajouté des effets de TB-303, un séquenceur jusque-là plutôt utilisé dans la musique de variété et dont l'utilisation prescrite fut détournée pour en sortir non pas des lignes de basses synthétiques mais plutôt des sons bizarres.

La caractéristique première de l'Acid-House, ce sont en effet ses modulations généralement stridentes, que l'on rapprocha du bruit que feraient des gouttes d'acide rongant le sol. Ou le cerveau, entendu que l'Acid-House était bien évidemment la forme de house-music préférée des fêtards sous ecstasy, une drogue apparentée par son public aux acides psychédéliques de l'époque hippie.

Quoi qu'il en soit, *Acid Tracks* est généralement considéré comme le premier morceau du genre et on le doit à DJ Pierre, Spanky et Herb J, trois jeunes gars de Chicago qui n'étaient pas spécialement révoltés, pas vraiment anarchistes non plus, et entendaient surtout faire danser les clients de la Music Box, une mythique discothèque du Chicago bien freaky d'alors où officiait Ron Hardy, un DJ qui n'hésitait pas à jouer certaines démos plusieurs fois par nuit si ce qu'il y entendait lui plaisait. C'est d'ailleurs ce qui rend la chronologie de l'Acid-House assez sujette à polémiques et autres révisions. Beaucoup de morceaux ne sont en effet officiellement sortis qu'en 1986-87, notamment sur les légendaires labels Trax et DJ International, mais certains de ces désormais classiques étaient déjà connus et appréciés du public noctambule bien avant, dès 1984-85, alors transmis, écoutés et copiés sur cassettes.

Sous cette forme originale, l'Acid-Music n'a pas duré très longtemps. La house la plus emblématique de Chicago a bien vite évolué vers quelque-chose de nettement plus vocal et même gospel. Autrement dit, les modulations de TB-303 ont laissé la place aux divas bien en chair et tout en coffre. En revanche, fin des années 80, la folie « aciïid » a complètement séduit l'Angleterre, à un niveau social digne du *Swinging London* des sixties et de la Britpop alors encore à venir. Cela a été très documenté : toutes les couches sociales de la population ont été touchées et l'Acid-House « à l'anglaise » a même enchaîné les tubes dans l'Europe entière. Yazz, Coldcut, Baby Ford et S'Express ont ainsi drôlement cartonné, sans même parler de l'influence de l'Acid sur des groupes pop/rock comme New Order, Primal Scream, Happy Mondays ou encore The Stone Roses.

Le raz-de-marée a été assez similaire en Belgique, où l'Acid-House américaine se mélangea fort bien à la new-beat locale, un genre qui n'hésita d'ailleurs jamais à complètement plagier des morceaux d'artistes US du genre peu ou pas distribués en Europe. Cette folie dura environ 3 ans, avant de disparaître des radars du grand public. Début 1990, subsistait toutefois un peu partout sur le continent européen un véritable culte de la TR-909, de la TB-303 et de la tendance « Acid », considérée comme la plus pure, la plus radicale. Beaucoup de productions sont alors devenues plus dures, plus techno que house, et bien davantage influencées par la musique industrielle anglaise et allemande que par le disco ou la synth-pop comme c'était le cas avant. En fait, l'Acid-Music est surtout devenue blanche, européenne, asexuée et mentale alors qu'elle fut au départ plutôt américaine, plutôt black, plutôt gay et très portée sur les délires sexy, voire carrément salaces.

VICTIMES DE L'ACID

Les tenants du culte de l'Acid s'inventent alors un mode de vie, de pensée et la musique qui va avec est de plus en plus hardcore. On privilégie la techno dure, froide, répétitive à l'excès, généralement dénuée d'émotion et surtout destinée à être jouée à un volume très élevé et à être vécue dans des raves et des free-parties illégales. C'est une esthétique en soi, qui se veut chaotique, révoltée, sombre et libertaire. Dans les faits, ce n'est pourtant pas si chaotique que ça. C'est même au contraire assez codé, presque un rituel d'abrutissement, où il s'agit certes d'explorer ses limites mais concrètement, explorer ses limites, c'est bien souvent ne plus pouvoir aligner un mot valide à peine avalé le deuxième cachet d'ecstasy et danser, seul, au moins jusque midi. Ce qui n'empêche pas l'Acid de s'opposer au positivisme d'une techno américaine plus mélodieuse, à la fois futuriste, sentimentale et optimiste alors que l'Acid s'idéalise au contraire marginale, droguée, autoutoutiste, anarchiste ou même carrément nihiliste. Comme le dit dans le film *Rage* un intervenant britannique, *c'était de la musique pour gens qui se sentent mal, quelque-chose de sombre à quoi s'identifier.*

Cocktails Molotov, armes de guerre, robots-tueurs, squelettes... L'imagerie n'a elle-même jamais été très peace & love, même si le second degré restait toutefois souvent présent. Il ne faut pas non plus zapper du tableau un point capital : s'il y eut beaucoup de contorsions pour se donner une image méchante et radicale et se distancier du clubbing, le plus important a tout de même toujours été de faire danser. Mais à 150 BPM plutôt qu'à 125 et dans des friches industrielles et des entrepôts délabrés plutôt que dans des discothèques propres où laisser sa veste au vestiaire et lâcher 20 francs belges à chaque pause pipi. Cela dit, la Belgique n'a pas vraiment connu de période de raves et de frees comparable à ce que l'on a pu voir en Angleterre ou en France, vu que les discothèques de Flandre notamment passaient elles-mêmes une musique assez dure, en plus d'être relativement permissives et d'avoir des horaires élastiques. Aller écouter de la Techno



Hardcore au fond des bois ou dans un hangar froid méréulé a donc chez nous toujours davantage tenu du pur choix esthétique que de la nécessité de recourir à l'illégalité pour « vivre » une musique et un trip autrement indisponibles. Ce qui n'empêcha pas la police de voir dans les raves du Limbourg et les frees du fond des parcs bruxellois des atteintes à l'ordre public. Mais au niveau de la répression, il n'y a jamais rien eu de comparable à ce que l'on a pu voir au Royaume-Uni sous John Major ou en France encore aujourd'hui, où les free-parties continuent toujours de susciter beaucoup de paniques morales.

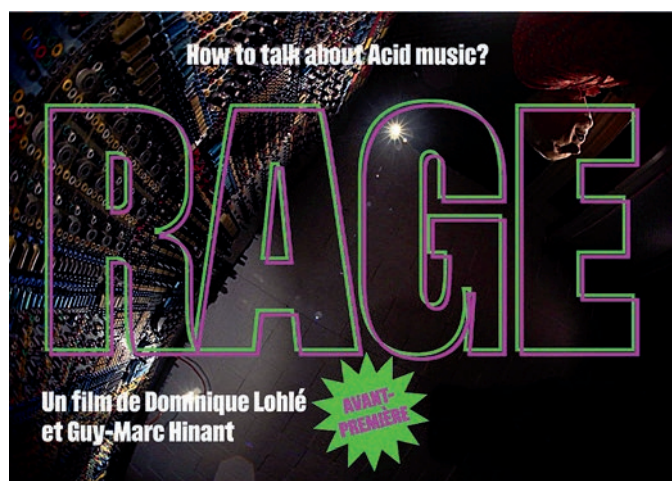
THE POPE OF ACID

En Belgique, si on ne devait n'en retenir qu'un, ce serait probablement Acid Kirk, alias Cédric Stevens, qui a certes beaucoup de couleurs à sa palette créative et musicale mais passe néanmoins toujours pour un pape local de l'Acid. Il le doit à ses premières années DJ, dès 1993, alors qu'il s'avouait « très torturé » et attiré « par les extrêmes » et a, sur cette base pour certains très prometteuse, retourné pas mal de cerveaux et de salles underground, comme la PK à Bruxelles, hangar digne d'un décor du film Terminator et où Stevens avait un moment ses habitudes. Parmi lesquelles une musique donc extrême, souvent oppressante, principalement fonctionnelle, basique et répétitive. Des disques pour la plupart difficiles à retrouver, à traquer; des productions allemandes, belges et anglaises souvent quasi-anonymes (ce qui est en soi un autre idéal Techno de puristes) et tirées à peu d'exemplaires, surtout destinées à être jouées, pas forcément écoutées. Des morceaux qui, sur de gros soundsystems, dans le noir, entouré de gens, faisaient néanmoins l'effet de véritables bombes psychiques, amenant une partie significative du public à reconsidérer son mode de vie, ses croyances et ses priorités.

LE SLIDE AU BON ENDROIT

Dans le film *Rage*, on voit à un moment un jeune homme d'aujourd'hui essayer de tirer un son valable d'une TB-303. Ce n'est pas si facile. *Il faut arriver à taper le slide au bon endroit*, lui dit-on. Quand il finit par y

parvenir et lancer une boucle voulue hypnotique, certains trouveront le son bouleversant, d'autres simplement ennuyeux. Les protagonistes du film ont pourtant l'air d'y trouver réponse à quelques-unes de leurs questions les plus profondément existentielles. C'est tout à leur honneur mais cela montre aussi les limites d'un genre qui ne tient en fait, sous sa forme la plus basique, qu'à une combinaison assez simple et binaire de sons a-mélodiques et limite glauques. L'Acid est donc certes tenable sur le long terme (presque 30 ans que ça dure) mais ne risque toutefois pas de convertir au-delà d'un cercle de convaincus somme tout restreint. Sous une forme plus friendly, positive, moins politique et ralenti à une cadence plus disco, l'Acid reste par contre toujours aussi immédiate, fédératrice et dansante, y compris sans recourir aux stupéfiants. À Bruxelles, il faut par exemple se rendre à une prestation du duo Silicon Vallée pour s'en rendre compte. Bref, tout dépend en fait de votre degré de conviction. Comme toujours avec les cultes.



APERÇUS

Tout sur la musique

Vous saurez tout sur la musique, en consultant le nouvel outil mis en ligne par le Conseil de la Musique en mars dernier: IDLM, pour intégrale de la musique, une base de données publiques recensant tout (ou presque) ce que le monde musical au sens large compte comme acteurs en Fédération Wallonie-Bruxelles.

VÉRONIQUE LAURENT

es coordonnées de l'agent d'un artiste? Des acteurs de diffusion pour votre groupe? Un local de répétition? Des contacts médias? Un stage de saxophone? Un prof de trombone? Une lutherie, un créateur sonore, du coaching, une librairie musicale, un concours régional, ... et même ce à quoi vous n'avez pas encore pensé: IDLM vous renseigne. Le portail web affiche en ce moment 9000 références/profils au compteur. Il se définit comme *who's who du secteur musical, le « qui fait quoi avec qui »*...

Mais elle sort d'où cette bonne idée? Il existait en son temps un *guide papier, un bottin, dénommé pratiquement Le Guide de la musique*, raconte-on du côté du Conseil de la Musique. *Sa troisième édition revue et complétée en 2000 fut aussi sa dernière en version papier. Le guide a ensuite vécu une dizaine d'années sous forme numérique, accessible via le site du Conseil de la Musique, mais il était devenu difficile à gérer au fil des années et il a été décidé de le refondre entièrement pour une version moderne et plus interactive.*

Le projet a mis quelques années à se finaliser; le défi informatique était de taille. Aujourd'hui l'organigramme numérique ten-



taculaire s'organise en 9 rubriques (la plus importante: Artistes, suivent Formation, Diffusion et distribution, Médias, etc), à affiner par catégorie, genre musical et lieu. Magnifique outil destiné à professionnaliser et soutenir le secteur musical mais aussi accessible au grand public, la plateforme se veut également interactive, et donc évolutive. Une remarque: si l'on peut consulter dans chaque rubrique les fiches par ordre alphabétique, il existe également un classement par pertinence. Mais laquelle? Ce sont les pages les plus complètes, dotées de liens, de photos, qui s'affichent en premier.

www.idlm.be



Belgium: twelve points

Révélee par le télécrochet *The Voice Belgium*, Blanche représente la Belgique au Concours Eurovision de la Chanson ce 13 mai en Ukraine avec *City Lights*, un titre coécrit avec Pierre Dumoulin du groupe Roscoe. On vous livre le *making of*.

LUC LORFÈVRE

Le public la découvre sous son vrai nom, Ellie Delvaux, lors de la saison 2015 de *The Voice Belgium*. Timide, (très) jeune, elle impose sa personnalité, son timbre grave et déjà sa part de mystère sur des reprises qui lui vont comme un gant de velours. *Running With The Wolves* d'Aurora, *Daydreamer* d'Adèle ou encore du Ed Sheeran... Devant sa télé, Pierre Dumoulin, leader en chef de Roscoe tombe sous le charme. Le parcours d'Ellie au télécrochet s'arrête en quart de finale. Mais qu'importe... Alors qu'elle a repris sa vie d'ado anonyme et ses études secondaires, Ellie est contactée par Pierre.

Il a demandé qu'on se rencontre et m'a présenté quelques musiques, se souvient-elle. Nous avons fait l'une ou l'autre maquette que Pierre a envoyées à son label *Play It Again Sam*. Parmi ces démos, se trouve une version brute de *City Lights*. [PIAS] contacte le comité de sélection de l'Eurovision mis en place par la RTBF. Et, c'est banco, *City Lights* fait l'unanimité. Je ne m'y attendais pas du tout. Nous n'avions jamais parlé ensemble de l'Eurovision. Devenue Blanche (mon deuxième prénom), la jeune Bruxelloise de dix-sept ans enregistre plusieurs versions différentes du morceau durant l'automne 2016. La chanson n'a cessé d'évo-

luer. Pierre a signé la musique et pour le texte, c'est une vraie collaboration. J'ai donné des idées et il a apporté sa propre expérience. Nous avons beaucoup joué sur les contrastes en clair/obscur. Chantée en anglais, originale dans la forme et moderne dans le ton, *City Lights* séduit les bookmakers dès la première diffusion officielle du titre en mars dernier. Ses atouts? La voix singulière de son interprète, le spleen entêtant qui ressort de la mélodie et une atmosphère bien dans l'air du temps. Blanche est désormais sous contrat avec [PIAS]. Mes objectifs dépassent l'Eurovision. Je travaille sur mon premier album avec Pierre.

LE · COM

Com festivalière: feuilletton addictif ou trafic jam?

Elle commence tôt, la com des festivals, ou ne s'arrête-t-elle jamais? La fin d'une édition entraîne l'annonce des dates de la suivante. Toute l'année tenu en haleine sur les réseaux sociaux, le public ne se lasse pas. Et les médias? Avec quelles conséquences? Réponses de 3 attachés de presse.

VÉRONIQUE LAURENT



PREMIERS NOMS

RUSH HOUR 20 YEARS
 SOICHI TERADA (LIVE) . ANTAL B2B HUNEE
 SAN PROPER . MARGIE

CORTEX . BCUC BAND . MALL GRAB
 RENDEZ-VOUS . RENART (LIVE) . MÉZIGUE (LIVE)
 LE CAMION BAZAR . KODĀMA
 LUCIEN & THE KIMONO ORCHESTRA
 CRACKI SOUNDSYSTEM . LA MAMIE'S

& MANY MORE TO COME

29 novembre dernier, sur le fil Twitter Les Ardentes, première mention de l'affiche 2017: *#LesArdentes17, ce vendredi > annonce de la première tête d'affiche - et mise en vente de 2000 Pass Early Bird*. Premier petit suspens. Le vendredi 2 décembre, fin du premier suspens: *Placebo sera le 17 juillet sur la scène liégeoise*. Le même jour, re-tweets des (fatalement courts) retours faits dans la presse. Celui de Studio Brussels: *Feest! @LESARDENTES werpt een allereerste headliner: @PLACEBOWORLD! #popnieuws*. Chez Moustique: *#Placebo fera partie des têtes d'affiche du #festival #lesArdentes. La seule date en #Belgique en 2017*. 29 novembre toujours, cette fois sur la page Facebook du Dour Festival: *Die Antwoord, premier nom annoncé pour Dour*. Réactions à la publication de la présence du groupe sud-africain: près d'un million. Partages: 1327. Pour des méga-festivals, on monte encore en puissance, sans parler de Tomorrowland, sold-out dès le premier jour de vente des tickets, le 4 février. Les chiffres parlent; les réseaux sociaux bossent.

FESTIVALERIE

Dès la fin de la précédente édition, la com des festival est lancée, parfois au pas de charge. Novembre voit apparaître les premiers noms, ils ne s'arrêteront plus de tomber jusqu'à fin mars, par quatre, six, dix ou plus. Pourquoi cette communication au goutte-à-goutte? Alex Stevens, responsable de la programmation du Dour Festival, illustre sa réponse par une anecdote: *En mai 2007, on avait vu Katerine aux Nuits du Bota. Il nous restait une place sur la deuxième scène en plein air; on est allé lui faire une offre, et il a accepté. Avant, on commençait la programmation en mars, on stressait jusqu'à fin mai, au moment de boucler l'affiche. Aujourd'hui, début avril, tout est confirmé*. Deux raisons l'expliquent selon lui. Le nombre des festivals en augmentation rend la concurrence d'autant plus rude; c'est à celui qui sera le premier sur le coup, c'est la course à la première offre. Deuxièmement, et en conséquence, un effet d'entraînement mutuel s'installe entre les programmeurs et le management ou les agents des groupes, chacun demandant des confirmations toujours plus précoces. Irène Rossi, attachée de presse de Couleur Café a constaté en septembre dernier que certains groupes avaient été bookés plus d'un an à l'avance. La tendance risque bien de continuer à s'accroître.

Si le booking prend l'avance, l'annonce doit-elle pour autant suivre? Le Primavera, festival espagnol, a rompu avec cette façon de faire: il a dévoilé en mars d'un seul boum sa programmation. *Les festivals qui font un gros coup com en une fois, le font parce qu'ils ont un ticketing qui sécoule très vite, parce qu'ils suscitent une grosse attente*, commente Jean-Yves Reumont, responsable presse pour Les Ardentes, le Ronquières Festival, Jazz à Liège et du Reflektor. *Le Paléo (festival suisse - ndr), Coachella ou le Primavera peuvent se le permettre*. Alex Stevens: *À Dour, nous diffusons tous les types de musique, on doit donc aussi aller chercher différents types de public. On n'est pas sur l'idée de sortir l'affiche en une fois, qui comprend 250 noms, ça devient un peu indigeste. Et puis franchement, c'est quand-même plus facile de dire: Tu veux aller à Barcelone un week-end voir Radiohead?, que: Tu viens dans le Borinage un week-end voir des groupes dont on n'a pas beaucoup entendu parler? Le Primavera a clairement d'autres arguments. C'est un peu plus facile...*

NOUVELLES DU FRONT

Jean-Yves Reumont convient qu'un gros travail reste nécessaire pour faire exister, dans son cas, Les Ardentes toute l'année, semaine après semaine: *Pas de temps morts, faut être présent tout le temps. Entretenir le buzz... Et puis, c'est devenu une sorte de sport chez certains festivaliers; partager les nouvelles têtes d'affiche*. Le line-up

d'un festival, - au départ le terme désigne la « zone où le surfer attend la vague pour démarrer » -, se doit de déferler toute l'année. Dans le langage du community marketing, on appelle ça générer du trafic, à effet boule de neige. Et ça arrange tout le monde, ces 7 ou 8 mois de feuilleton numérique pour faire monter la sauce et l'envie. Ça suit, ça like, ça tweete et re-tweete, ça chauffe sur le net. *Les blogs et les webzines sont super importants, les jeunes ne suivent pas les médias classiques, ils s'informent via le net*, souligne Irène Rossi. Les annonces en primeur font tourner la billetterie, avec des offres intéressantes assez rapidement écoulées, créant un effet d'appel. Les premiers tickets « Early birds » de Couleur Café se sont même vendus sans affiche.

Ça permet également de rectifier le tir, parfois, pointe Alex Stevens, satisfait d'annoncer que tous les messages tombant dans la mailbox du festival reçoivent une réponse. Il prône d'ailleurs cette proximité depuis son arrivée en 2005, en tant que stagiaire dans l'équipe informatique, époque à laquelle il avait lancé un forum de discussion avec les festivaliers: *Cette proximité avec le public fait partie de notre ADN. Et c'est une des clés de la réussite du festival*. Tous les responsables com' suivent les réactions des internautes. À Couleur Café, raconte Irène Rossi, *on demande très tôt l'input de nos fans, avec la question: Qui voulez-vous entendre l'année prochaine?*

D'autres festivals, ceux de musique moins mainstream, ne fonctionnent pas encore sur ce modèle de débit d'informations en continu. La page Facebook du Festival Musiq'3, qui commence fin juin n'affiche rien de neuf depuis juillet dernier. Il semble pourtant que ce ne soit pas par manque d'envie. *Pour le jazz, les musiques classiques, ma philosophie c'est d'amener la com' traditionnelle vers plus de mouvement*, déclare Jean-Yves Reumont. *Avant, on organisait une conférence de presse, on imprimait affiches et flyers, et les tickets étaient mis en vente deux mois avant le festival. Aujourd'hui, on essaie de faire du crossover, d'établir des passerelles entre les genres musicaux et d'amener de nouveaux publics vers ces musiques. On sait aussi que le public auquel on s'adresse est différent. Le public jeune est plus pro-actif, c'est lui qui réagit sur les réseaux. Les pop-rock regardent, par exemple, mais ne partagent pas*.

Si la question de la surenchère de la communication se pose dans ce ballet numérique parfois échevelé, Alex Stevens y répond en appuyant sur l'argument « découverte »: cette perfusion culturelle permanente permet de communiquer sur ces nombreux groupes peu, ou moins connus qui composent l'affiche de Dour. Alors que, souligne-t-il tout comme Irène Rossi, la place consacrée à la culture et la musique diminue dans la presse. *À mes débuts, il n'était pas rare d'obtenir une page entière consacrée à l'événement dans les grands médias, une page qui se réduit aujourd'hui à juste trois lignes dans l'un ou l'autre supplément spécial festivals*. Cette réflexion en amène une autre: cette com' parcellaire, épisodique, récurrente, relayée facilement (c'est à dire sans grand travail journalistique) par les médias sur leur propre réseaux sociaux, n'a-t-elle pas elle-même asphyxié l'article papier plus fouillé? Cette année, le changement de lieu de Couleur Café a poussé le festival à organiser ce 19 avril une conférence de presse, - ce qu'il ne faisait plus -, afin de présenter tous les aspects non-musicaux de l'événement, *puisque, comme on le sait, Couleur Café, ce n'est pas seulement la musique*. Irène Rossi y voit pour les journalistes une occasion à saisir pour aller plus loin. Alex Stevens souhaite quant à lui qu'à l'heure de la multiplication des festivals en Europe et en Belgique, *de l'industrialisation de l'événementiel (« on a des grands noms, le reste on s'en fout »), il ne serait pas anodin de présenter à nouveau au public, de façon exhaustive, des initiatives porteuses d'une réelle ligne créative*.

DÉCRYPTAGE



L'édition, le plus ancien et le plus mal connu des métiers liés à la musique

C'est à la fois le plus vieux commerce lié à la création, le plus mal connu et aussi celui qui charrie le plus de clichés : du gros paquet d'or qu'il peut rapporter aux pratiques de voyous utilisées par ses représentants.

L'édition musicale, c'est pourtant avant toutes choses beaucoup de travail administratif.

SERGE COOSEMANS

ongtemps, l'éditeur musical se contenta d'éditer des partitions, ce qui était alors la seule forme de diffusion commerciale des œuvres d'auteurs-compositeurs.

Puis, en 1877, Edison inventa le phonographe et l'on se mit à exploiter la musique sur disques. L'éditeur, qui jouissait jusque-là dans le « business » d'une prestigieuse position centrale s'est rapidement vu reléguer en coulisses, au profit du « producteur », perdant au passage pas mal d'argent, d'influence et de pouvoir. Cela ne s'est pas fait sans heurts et il est amusant de constater, à la lecture du livre *Last Night a DJ Saved My Life* notamment, que les éditeurs et les labels se sont dans un premier temps livrés une guerre assez chaude et au fond très comparable à celle que ces mêmes labels livrèrent aux sites de téléchargement un bon siècle plus tard. Dans l'urgence, l'éditeur a donc dû se réinventer un métier : protéger les droits des auteurs-compositeurs, laissant à d'autres le soin de défendre les interprètes. Il y a toutefois bien eu une forme de capitulation, la plupart des gros éditeurs historiques ayant tous été rachetés par des maisons de disques, dont ils sont simplement devenus des filiales. La position de force a toutefois commencé à s'inverser au début des années 2000, alors que la dématérialisation de la musique devint une norme et que toutes les récentes évolutions technologiques bouleversèrent non seulement les pratiques de consommation mais aussi les mentalités. Des législations jusque-là suffisantes ont ainsi commencé à montrer leurs limites et les maisons de disques à laisser apparaître de grosses faiblesses. Or, quand les disques ne se vendent plus et que les labels arrêtent de signer de nouveaux artistes, il ne reste qu'un seul espoir si on désire vivre de son art : se dégouter un bon éditeur.

BACK TO LIFE, BACK TO REALITY

Le boulot principal d'un éditeur musical est avant tout administratif. Il s'agit de gérer toute une palette de droits des auteurs-compositeurs de son catalogue. Si on veut presser un vinyle ou un CD dans une usine, il faut un accord de l'éditeur, ce qui relève du droit mécanique. Le droit d'exécution, c'est gérer les passages en radio, en télé, sur les réseaux numériques... L'éditeur a encore à s'occuper des droits patrimoniaux et des

droits d'auteur, autrement dit à vérifier que des sociétés de gestion collectives comme la Sabam fassent bien remonter les rémunérations. Cela fait, quand la paperasse est expédiée, l'éditeur peut alors se consacrer à son activité d'éleveur et de vendeur de bestiaux. C'est là un rôle qui n'est pas systématique, mais l'éditeur peut effectivement prendre en charge le développement d'un artiste et donc s'associer à un label et à un tourneur afin de faire connaître un nouveau poulain. D'où la nécessité d'avoir une bonne réputation, un réseau étendu et un certain pouvoir, ne fût-ce que de persuasion.

L'éditeur s'occupe aussi de ce que l'on appelle le « pitching », c'est-à-dire de chercher à placer une chanson dans une pub, un film, un jeu vidéo, un défilé de mode ou une série télé (ce qui se traduit par « synchro » dans le jargon du milieu). C'est devenu quelque chose de très important et passablement très rémunérateur. Il suffit de penser à la manne marketing et financière que peut représenter le placement d'un titre dans des films de Quentin Tarantino ou Wes Anderson, ainsi qu'au générique de séries HBO telles que *The Sopranos* ou *Boardwalk Empire*. Pour des groupes qui vivotent, c'est inespéré, et pour les éditeurs, cela se négocie à la dure. Dans ces cas-là, il n'est en effet que rarement question de passer par des sociétés de gestion collective, où toutes les œuvres sont facturées de façon égalitaire. L'éditeur, comme un bon fermier, n'entend forcément pas négocier l'utilisation de titres des Beatles ou de Madonna au même tarif qu'Alabama 3 et The Brian Jonestown Massacre.

CHEVALIERS BLANCS ET CHERCHEURS D'OR

En Belgique, on compte quelques éditeurs indépendants de bonne réputation, comme Team4Action, Strictly Confidential ou encore Freaksville, Benjamin Schoos s'occupant d'édition en dehors de ses activités artistiques (*Freaksville travaille principalement avec des gens qui ont la même philosophie que nous, même s'il est arrivé que l'on travaille avec des majors, notamment dans le cas de Jacques Duwall, pour lequel nous sommes parfois co-éditeurs de textes*). Cela dit, on ne croise pas que des chevaliers blancs dans le secteur. Normal, ce secteur est réputé être l'un des derniers de la sphère musicale où on peut vraiment gagner de l'argent. Il n'est donc pas rare que des maisons d'éditions soient montées par des nostalgiques du business arrogant des années 80/90. Ce qui accouche d'histoires tout aussi révoltantes que celles des artistes jadis spoliés ou négligés par des directeurs de majors aux nez trop poudrés. Ainsi, en

France, certains éditeurs se posent une question disons assez drastique : puisque notre métier, c'est de défendre l'auteur, pourquoi ne pas attaquer les sites web amateurs qui mettent à disposition de leurs public les paroles d'une chanson ?

En plus d'être relativement stable, le milieu de l'édition promet sinon aux dents longues un champ d'action sans cesse renouvelé. À chaque fois qu'une nouvelle source de diffusion apparaît et dieu sait combien il en apparaît tous les ans à notre époque de haute compétitivité et de streaming généralisé, il est en effet loisible pour un éditeur de percevoir et de répartir des rémunérations. Quoi qu'il en soit, le cliché de l'éditeur musical plein aux as est toutefois souvent exagéré. Ne fût-ce que parce que les labels sont en train de reprendre du poil de la bête et avides de réattaquer le gâteau...

FULL OPTIONS

Les labels ont en effet de plus en plus souvent recours à ce que l'on appelle des stratégies à 360 degrés, c'est à dire qu'ils reprennent à leurs comptes des activités jusqu'ici gérées par des partenaires indépendants. L'édition en fait les frais, non seulement parce que les labels grignotent l'administratif, en imposant par exemple aux artistes des cessions d'édition ou des deals de coédition, mais aussi parce que ces mêmes labels ne signent désormais le plus souvent que des artistes qui ont déjà une image, une identité, un suivi sur les réseaux sociaux ainsi qu'un certain succès d'estime. Choses que développait éventuellement avant cela l'éditeur...

D'autres difficultés pointent à l'horizon. La multiplication des micro-entreprises spécialisées, déjà, qui proposent aux auteurs une gestion directe, grâce à des outils informatiques simples. Mais ce que semble le plus craindre le milieu, c'est que l'on aille en fait droit vers une refonte complète du concept de droit d'auteur. C'est un débat long et ardu mais il semble bien que la vision anglo-saxonne de la problématique, plus libérale qu'en Europe, puisse un jour prochain s'imposer sur le continent. Et ce n'est pas tout. L'éditeur d'aujourd'hui compte aussi quelques autres « ennemis » puissants contre lesquels batailler : les opérateurs Télécom, les fabricants informatiques ainsi que les directives européennes sur les copies privées, qui génèrent un manque à gagner évident bien qu'éthiquement discutable. Bref, tout cela nous fait des journées bien chargées, un « vrai métier ». Pour certains, c'est même une vocation.

IN SITU...



Le Bunker DE BRIQUES ET DE ROCK

Le lieu, planqué dans une petite rue du quartier Nord de Bruxelles, une « strotje » comme on disait dans le temps, porte plutôt bien son nom.

On n'y donne pas de thé dansant, pour faire court ! Par contre, si le black metal et autres genres relevant de l'underground vous rendent tout(e) chose...

DIDIER STIERS

L'enseigne a été gravée au siècle passé. Les années 10 ou 20, par-là, mais elle est toujours accrochée au-dessus de la porte. « Laboratoires cinématographiques Léon Martin », peut-on y lire... Dans le quartier, à l'époque, les entreprises liées de près ou de loin à l'industrie du film s'étaient multipliées. Avant de disparaître lentement mais inexorablement. Le 66a de la rue des Plantes est alors resté à l'abandon pendant 20 ans. Quelques spéculateurs avaient imaginé que la gare du Nord allait s'étendre de leur côté, mais il n'en fut rien !

En 1999, le bâtiment change de main : un petit groupe de passionnés le transforme peu à peu en un lieu de création. Théâtre, cinéma et musique au programme. Le nom s'impose de lui-même. Comme des films inflammables étaient stockés dans l'immeuble, il devait être équipé en conséquence. *Au 3^e se trouvaient des pièces spécialement conçues contre le feu*, raconte Patrice Bauduinet, aujourd'hui seul aux commandes. *Pendant les travaux, on l'avait surnommé « le bunker ».* Et puis c'est resté, naturellement...

CYANURE ET BLACK METAL

Pour l'anecdote, il n'y a pas eu que de la vieille pellicule à déménager. Mais aussi deux tonnes de produits chimiques à virer des caves ! Des barils de cyanure, et de quoi fabriquer du gaz moutarde, paraît-il ! Il aura fallu dix ans pour tout évacuer légalement ! *De*

Bruxelles Propreté à la protection civile, on a sonné partout et personne n'en voulait. Un jour, le nouveau commissaire de police nous a fait savoir qu'on allait fermer! Je lui ai montré toutes les démarches entreprises, il a fait les mêmes et s'est vu opposer un non partout. Il a fini par m'appeler un matin: On arrive! C'est-à-dire trois pompiers en combinaison chimique, une ambulance, la rue bloquée... Il l'a fait à la James Bond, en mettant la Commune au pied du mur. Dans l'après-midi, tout était parti!

Aujourd'hui, l'endroit affiche un look pour le moins brut. Lors des premiers travaux, nous avons évacué 30 containers de merde, mais il était encore plus brut que ça! Avec les années, le cinéma a été mis de côté, les initiatives en la matière n'ayant jamais «pris». Impasse a également été faite sur le théâtre, trop compliqué à gérer: On a même eu de la casse et du vol pendant cette période. Alors qu'avec les concerts rock, black metal et autres, il y a toujours eu un respect complet de la salle et du public! Du coup, c'est un vrai plaisir de travailler avec des gens comme ça, même si ce n'est pas systématiquement ma préférence musicale.

Le bar et le foyer sont à l'étage, avec la fanzinothèque. Au rez, la salle - brute d'aspect, donc - affiche une jauge d'une centaine de personnes: Tout dépend de la configuration. Avec Daniel Hélin et Didier Super, on a fait sold out, il y avait 150 personnes. Pour un concert «traditionnel», avec musiciens, batterie et tout, il faut compter entre 100 et 120 personnes. Pour l'heure, elle est en mode «tables et chaises», mais il y a une bonne raison: Une fois par mois ont lieu les Mercredis du Fanzine. C'est une sorte de café littéraire, autour du fanzine, inauguré début avril. Précisons que le Bunker organise un festival consacré à ce même média: voilà huit ans que ça dure, et c'était inédit, lors de la première édition!

À LA SAUVAGE

À vol d'oiseau, Le Bunker et le Magasin 4 ne sont finalement pas si éloignés l'un de l'autre. Concurrence? Il arrive que les affiches se rejoignent, admet Patrice Bauduinet, mais pas à la même période ni au même moment. Et puis ici, il y a parfois des choses beaucoup plus pointues que chez eux. Le mois passé, on a eu un concert de black metal: des gens sont venus d'Allemagne, de France, la salle était pleine... C'est un type de musique, fort spécifique, rarement présenté à Bruxelles. L'année dernière, on a eu Jozef van Wissem, qui travaille avec Jim Jarmusch; la salle était pleine. On a eu Lori Goldston, qui a été violoncelliste pour Nirvana: elle est venue avec trois musiciens accompagner un film muet. On a aussi eu un cirque punk! C'est super spécifique...

Au Bunker, les choses fonctionnent dans le même esprit underground. Un peu «à la sauvage», si vous préférez! À la débrouille. Quelques bénévoles donnent un coup de main pour faire vivre le lieu. On fait une tournante au bar. Généralement, l'été sert à effectuer quelques travaux et nettoyer un peu. Patrice Bauduinet s'occupe de temps en temps d'un concert: Mais c'est assez rare. Ce sont souvent des organisateurs indépendants qui viennent ici. Ils connaissent l'endroit. Ils font leur programmation en fonction des demandes qu'ils reçoivent, ou arrivent à caser une date entre deux autres déjà bookées dans une tournée.

Voilà aussi pourquoi la salle, même ouverte de septembre à juin, ne connaît pas de saisons régulières, ni même de programmation à proprement parler. Il arrive souvent que des gens nous demandent si on existe encore. Oui, on existe toujours! On a une newsletter, envoyée à 700 personnes qui connaissent le lieu, et c'est le seul outil de communication. Même moi parfois, je ne sais pas qui vient jouer! Parce qu'on a oublié de me le dire, parce que ça se fait à la sauvage, ça peut être an-

nulé ou le groupe remplacé une semaine avant... Dans ces conditions, même si on avait des sous pour le faire, ça ne servirait à rien d'imprimer un beau flyer ou d'essayer de gérer un agenda! Et pour le reste... oui, oui, Le Bunker existe toujours!



© John Calliands



DR



DR

Bunker Ciné-Théâtre
Rue des Plantes 66a
1210 Bruxelles
bunker-cine-theatre.wifeo.com



Emptiness
Not For Music
Season of Mist

Not For Music est à l'image de son artwork : une descente vers l'obscurité. Avec ce cinquième album, Emptiness poursuit son voyage mystique au cœur de l'expérimental. Au confluent de sonorités musclées – Jérémie Bazier et Olve Lomer sévissent aussi dans Enthroned tandis que Jonas Sanders agite ses fûts notamment dans Pro-Pain et Komah –, la formation puise son inspiration dans le Black et Death Metal et déconstruit le genre pour façonner des plages plus atmosphériques. En dix compositions, le quatuor bruxellois propose une lente exploration glacée dans les tréfonds de l'âme, bercée par des nappes mélancoliques au synthé et guidée par une voix tantôt gutturale, tantôt diaboliquement susurrée. Une exploration à tâtons, sans jamais pouvoir toucher le sol du bout des pieds. - **PV**



Annabel Lee
Wallflowers
Autoproduction / Luik records

Jusqu'à présent, le nom Annabel Lee évoquait en nous l'un des derniers poèmes écrits par Edgar Allan Poe ainsi qu'une chanson ensoleillée enregistrée par Stevie Nicks sur son album *In Dreams* (2011). Il faudra désormais

ajouter le projet rock emmené par l'Arlonaise Audrey Maurot. Cousine pas si lointaine que ça de l'Australienne Courtney Barnett, Audrey étale sa palette de sentiments et d'énergie sur un premier EP épatant. Entre indie rock période Poses (*Best Good Friend*), ballade pour filles rebelles (*Louisa And Louise*), hymne pour party alcoolisée (*Period Sex*) et pop noyée dans un clavier new-wave (*Stuck In The Mud*), on ne s'ennuie jamais. Mieux, on en redemande. À découvrir d'urgence. - **LL**



Super Ska
POW WOW Double Live Studio
Cocou Label

Un double album, entièrement réalisé en prise live, histoire pour l'auditeur de récolter une musique livrée brute et sans artifices et ce, dans une évidente volonté de transmettre la spontanéité des concerts. Un double « presque » live donc, très bien réalisé, très bien interprété, avec des cuivres bien présents, rutilants et sautillants à souhait comme l'exige le genre (*Pow Wow* et ses roulements et autres accélérations), avec aussi quelques moments de respiration dans cette course effrénée (*Peaceful Hand, In a soft way*)... et même une jolie valse (*Da Waltz*), plus jazzy que purement ska. Rien de bien nouveau sous le soleil du genre, dira-t-on, mais Super Ska dégage une bonne humeur communicative et emporte haut la main notre coefficient sympathie. Avec un featuring sur l'entièreté d'un des deux disques en la présence du



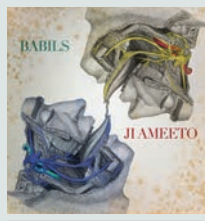
Scylla

Masque de Chair

URBAN/(PIAS)

Sur *Qui suis-je ?*, chanson d'ouverture de son deuxième album solo qu'il a dévoilé le 31 mars dans un Cirque Royal archi-complet, Scylla chante *Je ne suis pas ce que je semble être*. Une véritable déclaration de foi pour cet artiste qui cultive la discrétion, brouille les pistes et se joue des codes parfois tyranniques imposés par les puristes du hip-hop. *Ce mor-*

guitariste jazz Jacques Piroton, pour une collaboration qui déborde même sur les concerts. À suivre (surtout) sur scène. - **FXD**



Babils
Ji Ameeto
Sub Rosa

Aux devants de l'avant-garde depuis un moment, Babils cultive l'amour du risque dans des compositions sans œillère. En un disque (*Ji Ameeto*) et deux morceaux de seize minutes, le groupe bruxellois fusionne quelques éléments piochés sur la ligne du temps : krautrock, new-wave, dadaïsme, psychédéisme, (post-)punk cosmique,

effusions gothiques, minis trips électroniques ou afro-beat progressif donnent vie à un album anti-conventionnel, franchement inclassable. Au premier acte (*Ji Ameeto*), Babils déplace un bloc monolithique, hypnotique et ultra répétitif, cadencé par les paroles surréalistes du chanteur Gabriel Séverin. Dans la foulée, la formation sort un titre improbable de son chapeau. *C'est la raison pour laquelle nous ne cesserons jamais de recommencer* entraîne la langue française dans une dimension parallèle. Non-identifiés, des mots hantés rebondissent sur une ligne de basse plombée comme au pincé de la cold-wave. Défonce auditive 100 % organique, la musique de Babils plane bien fort. Juste de quoi offrir un spectacle à la hauteur : un feu d'artifice sensoriel. - **NA**

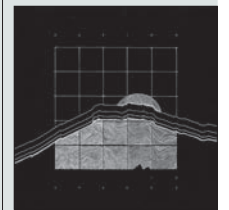
ceau, *Qui suis-je ?*, est une manière de montrer ma différence. Dans le rap, il est de bon ton de faire du name dropping ou de nourrir ses rimes d'ego trip. Ce n'est pas mon truc. Je préfère rester flou sur mon identité, mon âge, les dates, les lieux ou les faits. Cette démarche me permet d'aller en profondeur, de m'inventer des vies antérieures et futures. Sans prétention aucune, j'ouvre des portes et des fenêtres vers le monde des possibles. Je donne des pistes sans asséner des vérités toutes faites. Par la qualité de sa plume, la richesse de sa poésie et sa manière de toucher au plus près l'essence des sentiments humains, Scylla évolue loin au-dessus de la mêlée et des lieux communs trop souvent déclinés dans le rap francophone. Pour tant passionné de sons urbains, le Bruxellois relève le défi d'articuler tous les morceaux de *Masque De Chair* sur des notes de piano jouées par le jeune virtuose Sofiane Pamart. Touchant quand il évoque, le tremolo dans le flow, sa maman disparue (*Vivre*), toujours juste dans son questionnement (*Enchanté, Et toi ?*), il sait aussi se défouler quand il le faut, à l'instar de l'exercice freestyle d'*Arrête Tes Couilles*. En équilibre parfait entre espoir et pénombre, chanson française et hip-hop réfléchi, Scylla réussit ici un tour de force et franchit un nouveau cap. Attachant bonhomme et grand disque. - **LL**



Anavantou!
Brincantes
Cypres Records

Brincantes est un album réalisé entre Flandre et Brésil et issu de ce collectif (En avant toute !) né en 2013 à l'initiative du producteur belge Damien Chemin et du musicien brésilien Dudu Prudente. Un mariage qui avait pour envie de rapprocher nos deux cultures. L'album propose principalement des compositions originales accompagnées de quelques reprises du répertoire traditionnel. Une (belle) occasion pour les non avertis de découvrir le forró, cette musique (et danse aussi) propre à la région

du Nordeste brésilien sur des arrangements que l'on doit en partie au directeur musical de l'album, David Bovée (du groupe Think of One - actuellement guitariste de la chanteuse brésilienne CéU). Avec également la participation de la chanteuse Dona Nadir, une grande voix de la musique traditionnelle de la région Sergipe. - **FXD**



Haring
In Spaces
City Tracks

Après trois EP's et un morceau (*Us*) taillé sur mesure pour le défilé Dior à la *Fashion Week*, Haring s'élançait sur la

longueur d'un album. Dans la foulée de Gold Panda, Rone ou Fatima Yamaha, le producteur bruxellois fantasmait le dancefloor sous la voûte céleste. Voyage apaisant, envoûtant, toujours dansant, *In Spaces* glisse la techno dans la octave et laisse rebondir une house minimale et hyper sophistiquée sur de gros cumulus : des vagues moelleuses et atmosphériques. En lévitation, les dix titres de ce disque explorent le monde sans se soucier des murs, frontières et autres barrières esthétiques. Composé entre Bruxelles, Paris et Istanbul, *In Spaces* transpose les idées d'un artiste en mouvement. D'ici et de là, de partout et nulle part à la fois, Haring esquisse son propre itinéraire électronique. Avec l'art et la manière. - **NA**

au sprint avec un souci d'efficacité qui frise souvent l'anarchie. Bravache et sauvage, *We're All Pink Inside* prône l'insurrection et le pogo, la rédemption par le chaos. Une grande messe punk à célébrer à fond les ballons. - **NA**



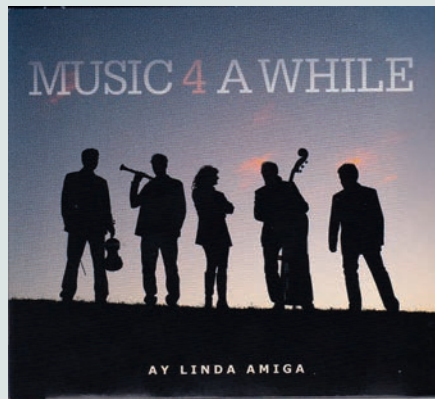
Piloot
Piloot
PLT

Trio à vocation expérimentale, Piloot esquisse des paysages sauvages. Entre champs d'improvisation, reliefs krautrock et panoramas free-jazz, la musique servie par le groupe bruxellois propulse des drones mutants dans un espace-temps non défini, misant régulièrement ses atouts sur la répétition de formes sonores indomptables. Kaléidoscope instrumental aux vertus cinématographiques, ce premier album met en lumière le travail d'une tripartite royale. Accompagnés du flûtiste Florian Guibert, le contrebassiste Cyrille de Haes (Otto Lindholm) et le batteur Jean-Philippe De Gheest (Mark Lanegan Band, Lyenn, Joy as a Toy) emballent cinq compositions extatiques sous une pochette dessinée par l'illustratrice Chloé Schuiten. - **NA**

Sects Tape

We're All Pink Inside
Rockrill Records

Le poing tendu, l'ironie dressée sur la tête, Sects Tape déboule avec ses cagoules du Ku Klux Klan badigeonnées en rose fluo. Une façon de traîner l'homophobie dans la boue et de prendre le contre-pied des idées racistes et xénophobes défendues ici et là par quelques factions d'extrême-droite. Sur son premier album, le groupe tournaisien multiplie les pains rock-garage et joue au frisbee avec les meilleures hosties yankees (The Spits, Nots, Ausmuteants). Descendants abracadabrants des Ramones et autres Misfits, les mecs de Sects Tape attaquent les guitares



Music 4 A While Ay Linda Amiga

IGLOO RECORDS

Deuxième opus de ce quintet qui a pris pour nom une œuvre d'Henry Purcell, compositeur du 17^e siècle. Si celui-ci est encore dans le nouveau répertoire, on retrouve aussi John Dowland, Monteverdi, Claudin de Sermisy ou Guillaume de Machaut, étendant ainsi la matière du début du 14^e à la fin du 17^e. En appliquant à la musique baroque et

de la Renaissance un traitement libre inspiré du jazz – improvisation, solos, swing... – le pianiste Johan Dupont rafraîchit avec goût et talent une musique qui sonnerait quelque peu désuète dans sa version originale : *C'est un peu le paradoxe d'une partition dont on pense qu'elle est le moyen unique d'aborder une musique alors que celle-ci était aussi fort orale. J'ai envie de l'aborder en faisant fi de cet aspect du respect de l'écriture qui la rend peut-être complexe et la coupe de ces racines populaires.* Du coup, ce que la musique avait d'un peu conceptuelle et rigide, voire didactique dans le premier album, dégage ici une plus grande liberté, un côté naturel et léger amplifié par la voix ondulante entre français, anglais, italien et espagnol de Muriel Bruno. La place laissée aux solistes n'est elle non plus pas négligeable : André Klenes (contrebasse), Jean-François Foliez (clarinette) et Martin Lauwers (violon) impriment chacun leur personnalité aux différentes pièces, et Stephan Pougin, le nouveau venu, colore subtilement quatre d'entre elles. Avec légèreté et humour même, cette musique quelque peu délaissée reprend des couleurs, les mélodies sonnantes quasi familières. - **JPG**

Soledad Regard dans le rétro et nouvel album

Fondé en 1995, Soledad a rapidement obtenu une reconnaissance internationale grâce à l'originalité de son interprétation de la musique d'Astor Piazzolla. Un des fondateurs du groupe, le pianiste Alexander Gurning, parle de la genèse de la formation : *Quand Manu Comté m'a contacté, le but était de faire revivre la musique de Piazzolla avec ce nouveau groupe d'une composition particulière. Il fallait faire coexister des timbres qui n'étaient pas communs : accordéon, guitare et piano, trois instruments harmoniques. Il s'agissait de s'approprier de nouveaux arrangements, car il n'y avait pas de partitions pour ce type d'ensemble. Nous nous sommes basés sur les enregistrements que nous avions en reprenant les techniques de composition de Piazzolla qui sont précises et en les transposant à notre formation.* Remarqué par Martha Argerich, Soledad est invité sur toutes les scènes internationales et enregistre trois disques sur Virgin/Classics. Sorte de transition vers la troisième galette, *Del Diablo* réunit Piazzolla, Alberto Iglesias, Daniel Capelletti et Frédéric Devreese auquel *Passage* sera ensuite consacré : *On ne voulait pas s'en-*



fermer dans la musique de Piazzolla, nous avons enregistré la musique de Devreese avec Philip Catherine en invité. Ces trois disques sortis sur Virgin/Classics font aujourd'hui l'objet du coffret *Collected*. Véritable florilège sonore, le nouvel album *Logical* sort quasi simultanément et constitue un retour aux sources de la formation, le trio : Jean-Frédéric Molard au violon, Manu Comté à l'accordéon et Alexander Gurning au piano transposent Ravel, Debussy, Franck et Prokofiev comme... Jeff Buckley ou Roger Hodgson. Loin de tout académisme, ce nouvel album démontre une nouvelle fois l'étendue de la palette de Soledad. - **JPG**

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS. Nous relaierons dans ces colonnes : larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Balimurphy
Nos Voiles
Freaksville Records

Benjamin Schoos
Profession Chanteur (Best Of)
Freaksville Records

Fantome
Victoires et Vanités
Freaksville Records

Les Filles de Hirohito
Single (Célibataire)
Autoproduction

Lisza
La vie sauvage
Animalé/Cod&S

Novembre
Energ-humaine
Autoproduction

Théa & the Mugs
Avant/Après
Autoproduction

CLASSIQUE - CONTEMPORAIN

Alessandro Scarlatti
Passio Secundum Johannem
Giuseppina Bridelli,
Millenium, Chœur de
Chambre de Namur,
Leonardo García
Alarcón
Outhere/Ricercar

Bob Verschueren
Catalogue de plantes (suite)
Fuga Libera

L'Oreille de Mélanie
De l'Oreille de Zurbarán au Piano de Mélanie - 21 étapes pour une promenade musicale
Cyprus Records

Claudio Monteverdi,
Salomone Rossi
Balli & Sonate
Ensemble Clematis,
Zachary Wilder
Outhere/Ricercar

Girolamo Frescobaldi
Organ Works
Bernard Focroulle
Outhere/Ricercar

Jean-Baptiste Lully
Armide
Chœur de Chambre de Namur, Talents Lyriques, Christophe Rousset
Aparté

Johann Sebastian Bach
Mysterium : Cantatas
Ricercar Consort, Philippe Pierlot
Harmonia Mundi

Joseph-Hector Fiocco
Petits motets vol. II
Scherzi Musicali, Nicolas Achten
Musique en Wallonie

Joseph Jongen
Œuvres pour violoncelle et orchestre
Henri Demarquette, Orchestre Philharmonique Royal de Liège, Christian Arming
Musique en Wallonie

Ravel, Piazzolla, Conté, Franck, Debussy
Logical
Soledad
Warner Classics

ELECTRO

GLÜ
Three
Naff Rekords

Monolithe Noir
Le Son Grave
Luik Records

SOLDOUT
Forever
Flatcat Recording

Yann Leguay
Headcrash
Vlek Records

EXPERIMENTAL

Babils
Ji Ameeto
Sub Rosa

Catherine Graindorge / Hugo Race
Long Distance Operators
Sub Rosa

JAZZ

Bravo Big Band
Another Story
SoulFactory

Charlotte Haesen Quintet (EP)
Hibernation
Autoproduction

Retrouvez la liste complète des sorties sur www.conseildelamusique.be

POURQUOI ?

DAHM

POURQUOI UN MÉLANGE D'ARTISTES AUSSI IMPROBABLE ?



Le projet DAHM réunit Kris Dane, Manu Hermia, Nicolas Achten et Frédéric Malempré au croisement du classique, du pop-rock et des musiques du monde. Une combinaison de musiciens improbable qui, à la surprise d'Achten, fonctionne à merveille : *La clé se trouve dans notre ouverture d'esprit !*

BENJAMIN TOLLET

Pourquoi s'essayer à un mélange si improbable ? C'était une idée de l'émission radio Le Monde est un Village qui voulait faire cette expérience avec des musiciens d'horizons différents pour son festival annuel *Première Esquisse* (Théâtre 140). Fin 2016, ils ont voulu tirer encore plus sur l'élastique. Imaginez : Kris Dane, chanteur pop-rock aux accents blues et à la guitare acoustique. Manu Hermia, saxophoniste et flûtiste de jazz qui adore s'aventurer dans les vents de l'Inde avec sa flûte bansuri. Nicolas Achten, chanteur baroque, claveciniste, luthiste, s'aventurant surtout dans la musique du 17^e siècle. Il fallait oser.

J'avoue qu'à première vue, on a des horizons assez incompatibles, chacun avec son univers et sa manière de fonctionner. On a accepté le défi et commencé à bosser, sans savoir où aller, raconte Nicolas Achten. Lors de la première répétition, on s'est jeté à l'eau et très vite une entente s'est dessinée. On a pu s'amuser à essayer des choses et voir comment les autres réagissaient. C'était surprenant et très intéressant.

Confrontant aussi. *Notre mode de fonctionnement est très différent. La musique écrite se retrouve face à une musique qui s'apprend à l'oreille. On a été intrigué et attiré par nos univers réciproques. Chacun jouant le jeu de se fondre dans l'univers de l'autre, sans essayer d'être l'autre car ce genre de cross-over ne fonctionne alors pas. Je suis musicien classique, je ne vais pas me prendre pour un jazzman, poursuit le luthiste. Le but n'était pas de dénaturer notre musique mais de créer un nouvel univers avec les ingrédients de chacun. Pour un musicien classique, où tout est écrit et codifié, trouver une telle liberté et si peu de repères de base, c'est déroutant mais excitant !*

Le résultat est tout à fait inattendu. C'est une matière assez vivante, on réagit les uns aux autres, il y a une grosse part d'improvisation. Ce qui se passe en termes de couleurs, de dynamique ou d'improvisation dépend fort de ce que la personne en face propose, termine Nicolas Achten. C'est un clash assez violent entre époques et lieux, mais on a constaté que dans la musique, si on fait l'effort de se rencontrer, on parle en fait tous la même langue... avec des accents différents.

VUE DE FLANDRE

Stikstof

BRUXELLES ARRIVE

Groupe bruxellois et fier de l'être, Stikstof est à l'image de sa ville: bilingue, poétique, ironique et ouvertement je-m'en-foutiste. Curieux de tout, collectionneurs de sons mutants et porteurs d'un discours engagé, les rappers néerlandophones n'ont pas attendu les succès de Damso et Hamza pour secouer le tire-bouche de Manneken-Pis. Actif depuis 2012, Stikstof a sorti un énorme *Dobberman* en compagnie de Roméo Elvis, bien avant que ce dernier ne fasse *la Morale* au rap francophone...

NICOLAS ALSTEEN



© Youline Hamzaoui

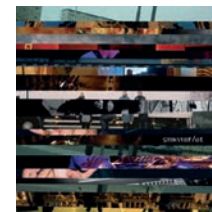
Après deux albums remarquables dans les cercles spécialisés, DJ Vega et les quatre emcee's de Stikstof (Astrofisiks, Jazz, Zwangere Guy et Rosko) préparent méticuleusement le prochain chapitre de leur histoire. On prend le temps de faire les choses correctement, explique Astrofisiks, clope au bec et sourire en coin. En interne, on se met la pression. Parce que ce disque-là devra forcément être le meilleur. On n'a pas droit à l'erreur. Le premier album marque les débuts, le deuxième une amélioration, le troisième est synonyme de consécration ou de grosse déception... Exigeant, le groupe s'affaire au cœur de la capitale depuis 2012. Avant Stikstof, il n'y avait pas de rap néerlandophone à Bruxelles. Nous sommes arrivés dans un espace d'expression complètement vide, souligne Rosko. Il n'y avait aucun modèle à suivre, pas de concurrence, rien. Nous sommes donc partis d'une page blanche, en faisant ce qui nous passait par la tête. Ça a bien pris; après moins d'un an d'existence, on affichait un morceau et plus de cinquante concerts au compteur! À chaque fois, on vient nous demander de jouer. À ce jour, nous n'avons toujours pas dagé artistiquement...

Phénomène d'une scène bruxelloise en pleine effervescence, Stikstof montre souvent la voie à suivre. Un exemple? En juin 2015, le collectif flamand enregistre le morceau *Dobberman* en compagnie d'un certain... Roméo Elvis. Quand nous avons travaillé sur ce titre, Roméo était inconnu du grand

public. Il n'y a aucun calcul derrière cette collaboration, comme pour celles avec Jan Paternoster (*Black Box Revelation*) ou le saxophoniste Jeroen Capens. C'est toujours l'histoire d'un verre partagé au bar, d'une sortie qui s'achève un peu trop tard.

Si Stikstof claque le flow dans la langue de Kim Clijsters, son patrimoine génétique foisonne d'influences anglo-saxonnes parfaitement assimilées. Entre traditions old-school et affection pour les tenants d'un hip-hop indépendant, la musique du collectif opère des liaisons magnétiques entre hier et aujourd'hui, demain et un futur encore plus lointain. De Gang Starr à Company Flow, de Cannibal Ox à Jonwayne en passant par Shabazz Palaces, Flying Lotus ou Joey Bada\$\$, le groupe bruxellois plante ses mots géolocalisés dans un monde global. Où Bruxelles reste capitale. Nous vivons dans le centre-ville, précise Jazz en picorant ses dernières frites. On ne roule pas en Maserati avec des filles en bikini perchées sur la banquette arrière. Nous sommes l'antithèse du rap bling-bling. Nos textes s'inspirent de notre quotidien: le mélange des cultures, le melting pot social et les travers de la métropole sont des thèmes inépuisables pour Stikstof. Si l'Europe célèbre aujourd'hui l'avènement du rap bruxellois, elle se doit de traduire sa copie pour ne pas louper un projet qui, malgré son jargon, se rattache au wagon des nouveaux héros francophones. Ces dernières années, le rap en français a aussi beaucoup évolué, remarque Jazz. À une période, j'étais incollable sur l'ac-

tualité du hip-hop en France. Je connaissais la Fonky Family, Lunatic, IAM, Rohff, Assassin, Sefyu, NTM... Avec du recul, je trouve que ces projets exprimaient systématiquement le malaise social. Ils avaient la haine, détestaient les flics et la vie des cités. Maintenant, à Bruxelles, les rappers proposent des morceaux qui offrent une autre perspective sur la ville, un point de vue positif sur les choses. Nous sommes en 2017. Le délire de faire de la musique pour les types qui vendent du shit en bas des blocs, c'est mort. Nous sommes de la même génération que Caballero & JeanJass, Roméo Elvis, Le 77 ou L'Or du Commun. Nous partageons le même état d'esprit. On adore s'amuser, raconter les bons moments, déjeuner avec un hamburger et une tasse de café sous le soleil. Nous ne sommes pas là pour braquer les gens. Ce n'est pas notre genre, tout simplement. Au-delà des textes chantés en néerlandais, les morceaux de Stikstof impriment une ambiance singulière, une musicalité universelle: un rap qui transgresse les frontières sans œillère. Au point d'être seul au monde. Ou pas loin. Un cas unique, nécessairement précieux.



Stikstof
Stikstof 02
FRONTAL

<http://stikstofbrussel.be>



© Kevin Jordan

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Roméo Elvis

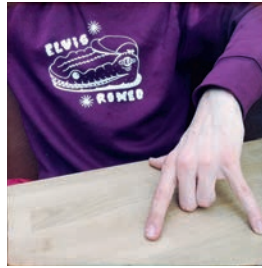
Nouveau fer de lance d'un hip-hop francophile qui traque les crocos et le bédou, Roméo Elvis signe le deuxième épisode de *Morale*, effort collaboratif servi en compagnie de l'ami Le Motel. Le flow en lévitation sur des sons profilés pour sa voix de baryton, le rappeur bruxellois gagne les faveurs du public et des médias. Adulé en Belgique et à l'étranger, Roméo Elvis se prépare à vivre un été chaud bouillant. En attendant les festivals, l'artiste nous accueille dans son salon. Invité à farfouiller en toute indiscrétion dans ses affaires, Larsen débarque dans la place.

NICOLAS ALSTEEN



UNE EFFRITEUSE

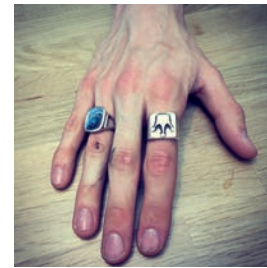
J'essaie de fumer dans les règles de l'art, le plus « sainement » possible, en limitant la quantité de tabac et de papier. Dans mon quotidien, l'effriteuse est un élément récurrent. On peut d'ailleurs déguster des échantillons de cannabis dans la plupart de mes morceaux. L'herbe m'aide à installer un décor. Il y a tout un vocabulaire qui tourne autour de la marijuana : un champ lexical infini qui s'imbrique parfaitement dans mes textes. Ces codes me correspondent bien. Fumer me permet de canaliser mon anxiété. Je suis quelqu'un de nerveux et d'angoissé. En plus, je suis maintenant amené à prendre des décisions qui comptent pour moi, mais aussi pour tous ceux qui bossent à mes côtés. Le joint m'apaise dans les moments de tension. D'ailleurs, mon entourage me demande régulièrement de fumer. Au naturel, j'ai tendance à communiquer mon stress... Avant, je dissimulais cette réalité à mes parents. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir passé un contrat de confiance avec eux. Je n'ai plus rien à leur cacher. Ils connaissent mes vices. Ils savent ce que je fais de ma vie. Ceci étant dit, je tiens tout de même à rappeler que fumer des pétards, c'est de la merde. Il s'agit d'une dépendance. Si quelqu'un est capable de ne pas fumer, sa vie sera certainement meilleure. Le top serait de se limiter à un petit pétard de temps en temps. Mais ça, pour l'instant, j'en suis totalement incapable.



UN SWEAT-SHIRT

C'est du merchandising. Dans le rap, ce terme est souvent synonyme d'arnaque. Débourser sa thune pour avoir la pochette d'un album reproduite sur un t-shirt, je ne vois pas l'intérêt... Du coup, je me suis longtemps montré réticent à l'idée de vendre des textiles à la sortie de mes concerts. Face à la demande, j'en ai parlé à Dooler, le mec qui s'occupe de mes tatouages. Première règle ? Interdiction de voir mon visage apparaître sur les vêtements. Ensuite, il fallait que je les trouve suffisamment jolis pour accepter de les porter moi-même. Si ça repose sur une esthétique sophistiquée, je l'assume. Au point d'enfiler mes propres survêtements. Le croco est un animal qui me fascine. C'est un avant-gardiste, un survivant. Il traînait déjà avec les dinosaures mais, lui, il a trouvé un moyen de rester et de se faire respecter. L'animal le plus méchant de la savane, ce n'est pas lui, mais l'hippopotame. Du coup, le croco endosse le rôle du méchant sans l'être vraiment. Je me reconnais bien dans cette métaphore. Aujourd'hui, je songe à lancer ma propre ligne de fringues à travers la marque *Strauss*. J'aime bien la connotation germanique du mot. En plus, ça vaut dire « autruche ». C'est un terme que l'on peut facilement personnifier aussi. Humainement, ça touche à la fois au vilain (Dominique Strauss-Kahn) et au génie musical (Johann

Strauss). Et puis, c'est un clin d'œil à Levi's : l'étendard du rêve américain par excellence. Pour un mec qui ne voulait pas vendre de fripes aux concerts, on peut dire que j'ai retourné ma veste...



DES BAGUES

Ce sont des cadeaux de mon père. Il m'a offert la bague avec la couronne pour mon dix-septième anniversaire. Elle fait référence au King Elvis. Ça n'a rien de présomptueux. C'est juste que je m'appelle réellement Roméo Johnny Elvis. Gamin, les copains m'appelaient déjà Elvis. C'est pour ça que j'ai choisi d'emporter ce prénom avec moi sur scène. À l'école, on me chambrait souvent : j'étais le seul mec de ma classe qui se promenait avec des bagoues aux doigts. À côté de ça, je portais de longs cheveux et j'écoutais du rock. Dans le rap, tous ces attributs n'avaient aucun intérêt. D'ailleurs, j'ai longtemps intériorisé ma passion pour Jimi Hendrix et Nirvana. Aujourd'hui, j'assume totalement mes goûts et mon apparence. Avoir une culture rock dans le hip-hop, c'est presque devenu un avantage. À une époque où les gens écoutent tout et n'importe quoi sur YouTube, mon caractère hybride est un privilège. J'assume à 100 % mon côté rock'n'roll. D'où ces bagues, indissociables de ma personnalité. Sans elles, je me sens nu.

C'était en...

JUILLET 1982

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés.

Sixième édition pour les festivals de Torhout et de Werchter

ALLEZ ALLEZ est un de nos représentants les plus mûrs : une sonorité originale qui ne cache pas ses influences mais en tente la synthèse (l'Afrique se mêle au disco-pop et aux rythmes funk).

Croisement entre les Mad V, vétérans de la scène punk belge, les

Cherokees, Marine et la chanteuse Sarah Osborne (anciennement dans Repetition), ce groupe récent a connu une fulgurante ascension, multipliant les concerts à l'étranger et de marathoniennes tournées en Belgique, bénéficiant d'un soutien quasi unanime de la presse. Ils ont à leur actif

une fraîcheur incomparable, une chanteuse aguerrie, une production digne des professionnels, un sens du rythme irrésistible. Ils seront accompagnés pour la circonstance d'une section de cuivres.



Werchter et Torhout : records de foule battus pour l'année des poètes rock

Près de septante mille personnes ont assisté au double festival de Werchter et Torhout dans la liesse générale et par un temps relativement clémente : la pluie aura au moins épargné les festivaliers de ce début d'été.

On pensait l'époque des festivals géants révolue. Non, une crise économique profonde a succédé à la crise des valeurs de la fin des « sixties », et la boucle se reboucle, enfermant dans son aurole protectrice une foule grouillante en quête du même agglutinement. Il est vrai, l'affiche méritait amplement un tel succès populaire, et même si la majorité des gens se sont déplacés que pour l'un des groupes au programme, ou sans doute seulement pour le bain de mer humaine, il faut encore tirer son chapeau aux organisateurs du festival d'avoir su créer, en six petites années, l'impulsion vitale qui en a fait, à l'heure actuelle, un « Woodstock » national.

C'est « Allez, Allez » qui a écopé de la tâche ingrate d'ouvrir les deux journées d'un festival marathonnier. Ces jeunes musiciens s'en sortirent remarquablement bien, ravissant les curieux, surprenant un public de rockers endurcis par leur dégainé de cita-

dins branchés, leurs glapissements enthousiastes, leurs pulsions « afro-funk », leur professionnalisme précoce.

Victime d'une perforation d'estomac, Dave Edmunds fut le second désistement du festival : appelé en remplacement, le groupe britannique « The Members » a dégluti un amalgame grossier de rock teinté de blues, de reggae blanc et de new-wave capitonée : c'eût été un agréable passe-temps s'ils n'avaient pas eu la mauvaise idée de s'éterniser...

« U2 » eut droit à la première véritable ovation du festival. Des cars entiers de supporters anglais, brandissant caliquots et portant T-shirts à leur effigie avaient débarqué à Torhout, alors qu'une foule grouillante de teenagers fanatisés attendait le groupe de pied ferme dans la gadoue de Werchter (l'orage de vendredi soir avait transformé le terrain en patinoire boueuse). Bono, le chanteur, déclara bien avoir perdu sa voix. Le groupe semble, en revanche, avoir trouvé sa voix : en passe de devenir le plus jeune groupe mythique du rock, il constitue l'arme de transgression d'une nouvelle génération écœurée par le fard rétro qui recouvre la plupart des productions actuelles. De l'air pur et du sang neuf...

On attendait bien le vieux rocker Steve Miller avec un peu de curiosité, mais également beaucoup d'appréhensions. Il est venu, on l'a vu, il n'a pas convaincu. « You can call me Stevie Guitar » dit-il modestement, pour se présenter aux nouveau-nés de la dernière pluie. Steve Miller n'est ni un bon guitariste, ni un bon chanteur, mais un habile faiseur de tubes, qu'il enfila l'un après l'autre comme des perles. Perles des bas-fonds du rock (« Macho City ») ou verroterie des cimes étincellantes (« Fly like an Eagle ») ? Pour reprendre le collier, Miller n'a réussi qu'à nous confondre...

Mink Deville, en revanche, est loin d'avoir dit son dernier mot. Tel un prince dans la cour des Miracles, ce desperado aux allures de gitan et au profil en lame de couteau, chante avec son corps, âme et tripes son univers sordide qui soudain s'anime, se pare de la dorure d'une réhabilitation transcendante. Un nouveau poète qui joue des coudes dans les rangs serrés du rock...

Après un agréable interlude avec le « Tom Tom Club », où les charmantes minauderies des sœurs Weymouth contrastent merveilleusement avec une rythmique déchaînée, c'est au tour de

David Byrne des « Talking Heads » de monopoliser l'attention. Ce chanteur guitariste compositeur à l'allure distinguée, au comportement si introverti, est le catalyseur de l'énergie créatrice du groupe : leur de magie mystique dans les yeux, Byrne part à la conquête du public avec ses incantations névrotiques. Un nouveau David Bowie ?

Pour beaucoup, l'événement majeur était bien sûr le premier passage en Belgique de Jackson Browne. Comme on s'y attendait, ce beau chanteur encore jeune a défendu à corps et à cris cette image du poète américain militant qui lui va comme un gant. Sa musique est d'ailleurs le reflet fidèle de la croisade qu'il mène pour la défense de ces deux immuables valeurs que sont l'amour et la paix : bien équilibrée entre la solide estocade du rock électrique façonné par son groupe et la ferveur des hymnes acoustiques entonnés par sa voix d'une mélancolique beauté. Jackson Browne, c'est aussi la nostalgie des festivals géants des sixties, c'est le malaise des seventies battu en brèche de manière impériale, et ce sera peut-être le Dylan des eighties. Si la place est vacante...

J. M. D. B.

Début des années 80, un groupe belge alliant fièvre funk et groove africain enflammait nos scènes. Leur single *African Queen* serait même, paraît-il, un hommage à la sculpturale Grace Jones. Après

seulement deux albums, notamment signés sur Les Disques du Crépuscule, et probablement en raison du départ de la chanteuse du groupe Sarah Osborne, le band mettait la clé sous le paillason.

On retrouvera un peu plus tard certains membres du groupe sous d'autres latitudes. Kris Debusscher et Nico Fransolet se reconvertirent dans l'humour abrasif au sein des Snuls tandis que Serge Van Laken, entamera une

carrière solo sous le nom de... Marka.

Et la reformation d'Allez Allez, c'est pour cet été (en concert notamment aux Francos et au Brussels Summer Festival) ! Allez Allez se retrouvera donc sur scène 35 ans plus

tard pour rejouer ses deux albums et ce, dans un line up proche de l'original.

Un livre retraçant l'aventure Allez Allez devrait également voir le jour sous peu.

Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse :
info@copiepresse.be



FÊTE DE LA MUSIQUE 21-25 JUIN 2017

WALLONIE-BRUXELLES



GRATUIT  WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE +32 (0)2 550 13 20 

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE LA MINISTRE DE LA CULTURE

